F. T. MARINETTI

Le Futurisme

PARIS

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION

E. SANSOT ET *Cie*

9, RUE DE L'ÉPERON, 9

Le Futurisme

ISTE

S

La Conquête des Étoiles, Poème épique, 3e édition.
Éditions de la « Plume », Paris. . . . . . 3 fr. 50

Destruction, Poèmes.
Léon Vanier, éditeur, Paris . . . . 3 fr. 50

La Momie sanglante, Poème dramatique.
Éditions du « Verde e Azzurro », Milan . 2 fr. »

D'Annunzio intime, 4e édition.
Éditions du « Verde e Azzurro », Milan. . 2 fr. »

Le Roi Bombance, Tragédie satirique, 3e édition.
Éditions du « Mercure de France », Paris. 3 fr. 50

La Ville Charnelle, 4e édition.
E. Sansot et Cie, éditeurs, Paris . . . . 3 fr. 50

es Dieux s'en vont, D'Annunzio reste, 8e édition.
E. Sansot et Cie, éditeurs, Paris . . . . 3 fr. 50

Conquête des Étoiles, 4e édition, suivie des jugements de la Presse internationale.
E. Sansot et Cie, éditeurs, Paris . . . . 3 fr. 50

Poupées électriques, Drame en trois actes en prose, avec une préface sur le futurisme.
E. Sansot et Cie, éditeurs, Paris . . . . 3 fr. 50

Enquête internationale sur le vers libre, précédée du premier Manifeste futuriste, 11e mille.
Éditions de « Poesia », Milan . . . . . 3 fr. 5

Mafarka le futuriste, roman africain, 22e mille.
E. Sansot et Cie, éditeurs, Paris . . . . . 3 fr

Mafarka il futurista, traduction italienne poursuivie pour outrage aux bonnes mœurs, acquittée en première instance et condamnée en Cour d'Appel, 56e mille.
Éditions de « Poesia », Milan . . . . . 3 fr. 50

istruzione, poème en vers libres, suivi du ompte rendu des deux procès de « Mafarka l futurista », 40e mille.
Editions de « Poesia ». Milan . . . . . 3 fr. 50

AUX ÉTUDIANTS DE PARIS
POUR QU'ILS AIMENT
LA GRANDE ITALIE FUTURISTE
QUE NOUS PRÉPARONS

F. T. M.

L'AUTEUR A TIRÉ DE CE LIVRE DEUX CONFÉRENCES, DONT L'UNE FUT TENUE A L'ASSOCIATION GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS DE PARIS, L'AUTRE AU « LYCEUM CLUB » DE LONDRES.

LE FUTURISME

1.

Les premières batailles.

Je tiens à vous déclarer que nous aimons trop passionnément nos idées futuristes, pour qu'il nous soit possible de les revêtir de formes diplomatiques et de masques élégants.

Je serai donc forcément agressif dans ce livre, d'autant plus que j'ai une franche horreur pour les demi-mots et pour l'éloquence académique. D'autre part la lutte acharnée que nous menons chaque jour contre tous et contre tout, en Italie, a

singulièrement exaspéré notre violence habituelle.

Les circonstances nous commandent des gestes brutaux. Notre allure hasardeuse ne peut guère s'embarrasser de sensibleries. Force nous est de ventiler rudement les lentes fumeries de nos sceptiques contemporains. Le choix des armes nous est interdit et nous sommes contraints à nous servir de pierres et de marteaux grossiers, de balais et de parapluies, pour fendre et culbuter l'innombrable cohue de nos ennemis : les Passéistes.

Il y a un an environ, je publiais dans *le Figaro* le célèbre *Manifeste du futurisme*. Ce fut le boute-feu de notre révolte contre le culte du passé, la tyrannie des Académies et la basse vénalité qui écrasent la littérature contemporaine.

Vous êtes au courant, sans doute, du déchaînement de polémiques et de la ra-

fale d'injures et d'enthousiastes applaudissements qui ont accueilli ce manifeste.

Il faut dire pourtant que la bonne moitié de ceux qui nous ont injurié n'avaient absolument rien compris à la virulence lyrique et quelque peu sybilline de ce grand cri révolutionnaire.

Heureusement, chez les jeunes, ce que le cerveau n'avait pas compris, le sang l'avait deviné. C'est en effet au sang de la race italienne que nous nous sommes adressés, et c'est lui qui a répondu par les 22.000 adhésions ferventes de jeunes gens que nous avons déjà accueillis : — et j'ai l'orgueil de déclarer ici que tous les étudiants d'Italie sont aujourd'hui avec nous.

Notre mouvement s'élargit chaque jour, gagnant les milieux littéraires et artistiques du monde entier. Les peintres futuristes se sont unis aux poètes futuristes, et tout

dernièrement nous avons eu la joie de lancer le Manifeste du Musicien futuriste Balilla Pratella, cri de révolte contre la forme marchande et sottement conventionnelle du mélodrame italien.

Notre influence grandissante se révèle d'une manière inattendue, jusque dans les écrits de nos adversaires.

Les journaux italiens en effet consacrèrent de longs articles polémiques à la conception absolument futuriste du dernie roman de Gabriele d'Annunzio, qui dan une interview explicative plagia notre affirmation sur le mépris de la femme, condition essentielle pour l'existence du héro moderne.

M. Gabriele d'Annunzio nous suit loin, en passéiste converti, sans avoir courage, bien entendu, de renoncer à so innombrable clientèle d'érotomanes mala difs et d'archéologues élégants.

Mais nous ne nous sommes pas contentés de marquer une empreinte aussi décisive sur l'un des écrivains les plus importants de l'Italie contemporaine. Nous ne nous sommes pas contentés de nous voir courageusement défendus par un sculpteur de génie, tel que Vincenzo Gemito, et par un romancier illustre tel que Luigi Capuana, qui regrettèrent publiquement, dans la presse italienne, de ne pas pouvoir — à cause de leur grand âge — venir se battre à côté de nous, à coups de poing et de gifles sonores, contre la vieille Italie dégénérée, moisie et vendue.

Car c'est à coups de poing et de gifles sonores, que nous avons lutté dans les théâtres des plus importantes villes italiennes.

Après la victoire de Trieste, remportée au théâtre Rossetti, c'était au théâtre Lirico de Milan que nous reparaissions tout

à coup, devant un public de quatre mille personnes, auquel nous n'avons pas marchandé les plus insolentes et les plus cruelles vérités.

J'avais autour de moi de grands poètes de vingt ans, à qui déjà sourit la gloire, G. P. Lucini, P. Buzzi, E. Cavacchioli, Giuseppe Carrieri, Libero Altomare, Armando Mazza, A. Palazzeschi. Ils dénoncèrent avec moi, en vers et en prose, l'état ignominieux où patauge notre intellectualité, l'opportunisme et la médiocrité qui président à notre politique étrangère, et la nécessité urgente de relever à tout prix notre dignité nationale, sans laquelle il n'est pas de littérature ni d'art possible.

Malgré la rafale des interruptions et des sifflets, je déclamai entièrement une ode au général Asinari de Bernezzo, qui fut injustement mis à la retraite, pour avoir prononcé devant ses troupes un

discours trop futuriste contre l'Autriche.

Cette ode, pleine d'insultes contre la lâcheté du gouvernement et de la monarchie, souleva un tumulte épouvantable. Je m'adressai tour à tour au public du parterre, composé de conservateurs cléricaux et ultra-pacifistes, et tour à tour au poulailler, où grondait la masse des ouvriers de la Chambre du Travail, comme les eaux menaçantes et suspendues d'une écluse.

L'un de ceux-ci osa crier tout à coup : *A bas la Patrie !*

C'est alors que de tous mes poumons je lançai ces mots : *Voici notre première conclusion futuriste !... Vive la guerre ! A bas l'Autriche !* qui déchaînèrent une bataille dans toute la salle, divisée instantanément en deux camps.

Les commissaires de service montèrent sur la scène, ceints de leurs écharpes ; mais

nous continuâmes avec une violence infatigable notre manifestation contre la Triple Alliance, parmi les acclamations frénétiques des étudiants. Les agents de police envahirent la scène, et je fus arrêté ; mais on me relâcha aussitôt après.

Cette soirée mémorable eut un très grand retentissement dans la presse autrichienne et allemande. Les journaux de Vienne n'hésitèrent pas à demander rageusement au gouvernement italien une réparation solennelle qui ne fut pas accordée.

A Turin, la troisième soirée futuriste fut une véritable bataille d'*Hernani*. Sur la scène du plus vaste théâtre de la ville, parurent avec moi et d'autres poètes, trois peintres de grand talent : MM. Boccioni Carrà et Russolo, qui commentèrent et défendirent à haute voix leur Manifeste, aussi violent et révolutionnaire que celui des poètes.

A la lecture de ce manifeste, qui est un cri de révolte contre l'Art académique, contre les musées, contre le règne des professeurs, des archéologues, des brocanteurs et des antiquaires, un tumulte inouï éclata dans la salle, où se pressaient plus de trois mille personnes et où les artistes étaient en grand nombre.

Les élèves de l'Accademia Albertina acclamaient les futuristes avec le plus vif enthousiasme, tandis qu'une partie du public voulait leur imposer le silence.

La grande salle ne tarda pas à devenir un champ de bataille.

Des coups de poing et des coups de canne ; des bagarres et des rixes innombrables au parterre et dans le poulailler. Intervention de la police, arrestations, dames évanouies parmi le brouhaha et le tohu-bohu indescriptibles de la foule.

D'autres soirées tumultueuses ont suivi :

à Naples, à Venise, à Padoue. Partout les deux camps se formèrent à l'improviste, chacun se sentant libre ou esclave, vivant ou moribond, constructeur d'avenir ou empailleur de cadavres.

Car nos paroles avaient brutalement démasqué les âmes et biffé les demi-teintes. Partout nous avons vu grandir en quelques heures le courage et le nombre des hommes vraiment jeunes, et s'affoler drôlatiquement les momies galvanisées que notre geste avait sorties des vieux sarcophages. Un soir, la bataille étant plus chaude que d'habitude, et une résistance de Passéistes s'étant organisée, on nous lança pendant une heure une masse de projectiles en plein visage.

Nous ne bronchâmes pas, comme d'habitude, debout et souriants.

C'était au Théâtre Mercadante de Naples. Sur la scène, derrière nous, 160 carabi-

nieri assistaient à la lutte, le Préfet de police leur ayant donné l'ordre de nous laisser massacrer à plaisir par le public conservateur et clérical.

Brusquement, parmi les paraboles des pommes de terre et des fruits pourris, je pus prendre au vol une orange lancée contre moi. Je la pelai avec le plus grand calme, et me pris à la manger par quartiers, avec lenteur.

Un miracle se produisit alors. Un enthousiasme étrange se propagea parmi ces chers Napolitains, et l'applaudissement gagnant de proche en proche mes plus féroces ennemis, le sort de la soirée tourna en notre faveur.

Je me hâtai, bien entendu, de remercier par de nouvelles insultes cette foule beuglante, brusquement figée d'admiration, qui nous attendit à la sortie du théâtre, se creusa tout autour, pour former un cor-

tège glorieux, en nous acclamant à travers les rues de Naples.

Après chacune de ces soirées retentissantes, nous avons l'habitude de nous subdiviser la tâche de propagande, en portant chacun notre énergie dialectique et polémiste dans les cercles, dans les clubs et jusque dans les rues : dans tous les coins de la ville, faisant chacun une dizaine de conférences par jour, sans répit et sans repos, car l'œuvre que nous nous sommes imposée exige des forces presque surnaturelles.

Il y a quelques mois, le Futurisme entrait gaîment en contact avec la justice au sujet de mon roman *Mafarka le Futuriste* dont la traduction italienne fut saisie et inculpée du délit d'outrage aux bonnes mœurs.

Dès 5 heures du matin une foule énorme avait envahi le Palais de Justice.

La grande salle des audiences, bondée de monde et où flottaient d'élégants chapeaux de femmes, était en quelque sorte occupée militairement par les Futuristes venus de tous les coins de l'Italie pour défendre la grande idée. Bataillon noir et serré, de peintres, de poètes et de musiciens presque tous très jeunes et dont l'allure insolente et guerrière semblait prête à tout. On distinguait les peintres Boccioni, Russolo, Carrà et les poètes Buzzi, Cavacchioli, Palazzeschi, Armando Mazza.

La curiosité du public était aiguisée par la valeur et la célébrité des avocats de la défense. Les étudiants se pressaient autour de l'avocat Barzilaï, l'un des membres les plus importants du Parlement italien, chef du parti républicain. On voyait près de lui un des plus grands orateurs italiens : Innocenzo Cappa, et le socialiste M. Sarfatti.

Des applaudissements mal réprimés par le Président accueillirent les premières phrases de mon interrogatoire, par lesquelles je déclarais nettement que le procès était évidemment dirigé contre le Futurisme.

Bien loin de défendre mon roman *Mafarka*, je me contentai d'exposer mon programme rénovateur, à la fois littéraire et politique, avec une violence idéologique et verbale jusque-là inouïe au Palais de Justice.

Ma sincérité acheva de conquérir les moins futuristes de la salle.

Aussitôt se leva un vieillard imposant, au large front pensif et aux yeux de révolté. C'était l'illustre romancier Luigi Capuana, professeur à l'Université de Catane, qui, avec une belle énergie sicilienne, affirma dans son expertise littéraire une profonde admiration pour *Mafarka le Fu-*

turiste et pour sa haute valeur morale, tout en regrettant que l'âge ne lui permît de se battre dans les rangs des Futuristes.

Des applaudissements frénétiques saluèrent son discours. La grande autorité du Maître semblait avoir déjà gagné la cause. Ce fut aussi avec un murmure d'indignation que la foule accueillit le réquisitoire du Ministère Public, qui s'acharna dans un lamentable chaos de niaiseries juridiques et conclut en m'offrant quatre mois de prison.

A la seconde audience, la foule s'était accrue singulièrement. On suffoquait dans la salle, quand le grand orateur Innocenzo Cappa, se surpassant tout à coup et touchant au sublime, décrivit la soirée épique du Teatro Lirico, où pour la première fois une centaine de poètes et de peintres futuristes avaient proclamé et défendu à coups de poing leur idéal rénovateur.

Le député Barzilaï entreprit ensuite une brillante et profonde défense juridique, imposant en quelque sorte par son génie et son autorité de législateur un jugement favorable. Dans la péroraison magnifique de son discours il exalta les grands centres intellectuels de Paris qui avaient favorisé mon éclosion littéraire.

Après lui, l'avocat Sarfatti, avec un torrent d'images colorées et de pétillants mots d'esprit, écrasa complètement le réquisitoire du Ministère Public. Puis s'adressant aux poètes et aux peintres futuristes serrés en bataille près de moi, il glorifia les plus vaillants d'entre eux, les toiles déjà célèbres des peintres Russolo et Carrà, le dernier salon de Boccioni à Venise, les beaux poèmes de Lucini, de Buzzi, de Cavacchioli, et conclut par son adhésion chaleureuse au Futurisme.

Il est difficile de décrire le brouhaha et

l'agitation du public durant l'attente du jugement.

Dès que sous les premières phrases du Président les Futuristes eurent deviné que j'étais acquitté, un hourra formidable éclata. Ce fut une marée de bonheur où je fus brusquement soulevé par mes amis et porté en triomphe.

La foule applaudissante accompagna les Futuristes à travers les rues de Milan au cri de *Vive le Futurisme !*

Mais la magistrature milanaise exaspérée de male rage me poursuivit devant la Cour d'appel. Il fallait tuer le Futurisme. Je fus condamné à deux mois de prison. Mais cela valait bien le spectacle de ce second procès haineux, sinistre et drôlatique.

Le Ministère Public, en effet, attaqua violemment notre programme d'héroïsme intellectuel et de nationalisme belliqueux

qui s'acharne contre la lâcheté politique, contre le règne des Académies, contre le culte du passé et contre le mercantilisme artistique.

La sentence fut accueillie par un ouragan de huées et de sifflets. Scandale épouvantable, chose inouïe à la Cour d'appel. C'est alors que la rancune passéiste des magistrats débordant tout à coup, ordre fut donné aux carabinieri de fermer les portes et d'arrêter tous les assistants. Une demi-heure après, on relâchait tout le monde, pour ne pas écrouer des centaines de personnes.

Partout à Milan, à Padoue, à Ferrare Palerme, Mantoue, Côme, Pesaro, Bergame, notre présence a déchaîné des ouragans d'enthousiasme et de haine. Mais ce que nous appelons la Révolution futuriste de Parme est restée entre toutes inoubliable. L'émeute éclata dans les rues peu-

plées et ensoleillées de la ville en fête qui venait de renaître toute étincelante et fraîche hors des innombrables rides de la pluie. La police avait empêché la soirée futuriste que nous avions organisée dans un théâtre de Parme. Cinquante étudiants futuristes, ayant à la tête les jeunes et vaillants Caprilli, Talamassi, Copertini, Provinciali, Burco et Jori, avaient été exclus de l'Université par les professeurs bigots et timorés. Ces flagrantes injustices furent les causes de la bagarre énorme.

Dix mille personnes étaient ameutées dans les rues, autour de notre bataillon véhément et narquois de poètes, de peintres, de musiciens et d'étudiants futuristes.

La manifestation pour et contre prit une violence extraordinaire. Ce fut un torrent tumultueux tacheté de rouge par les masses des carabinieri, qui houla sous les

balcons débordants de grappes humaines. Mêlée violente. Trois des nôtres blessés au visage. Nous emportons en revanche vingt-cinq gourdins arrachés à l'ennemi. Les rues barrées par la troupe; la cavalerie doit venir renforcer l'infanterie. Voici les bersaglieri courant sous le vert feuillage agité de leurs chapeaux. Des arrestations sans nombre sont opérées. Trois fois les sommations de la police, stridents coups de trompette, déchirèrent l'admirable soie du ciel d'où l'on vit choir deux arcs-en-ciel tricolores sur la poitrine haletante des commissaires.

2.

Discours futuriste aux Anglais, prononcé au Lyceum Club de Londres.

. . . .

Voilà par raccourcis pittoresques quelques-uns de nos gestes les plus intéressants.

Je ne sais pas si ce récit mouvementé a pu vous donner du goût pour le Futurisme.

Vous avez en tout cas déjà saisi une partie de notre conception philosophique, politique et artistique, qui a pour méthode la plus cruelle des sincérités et la plus téméraire des violences.

Je ne saurais aussi rien trouver de

mieux, pour vous donner une idée exacte de ce que nous sommes, que de vous dire ce que nous pensons de vous.

Je m'exprimerai avec une franchise absolue, en me gardant bien de vous faire la cour, suivant le système des conférenciers cosmopolites, quand ils écrasent sous leurs éloges les publics étrangers qu'ils veulent bourrer ensuite de leurs banalités.

Un de nos jeunes humoristes a dit qu'un bon futuriste doit savoir être impoli vingt fois par jour. — Je serai donc impoli avec vous en vous avouant crânement tout le mal que nous pensons des Anglais, après en avoir dit beaucoup de bien. Car nous aimons en vous l'indomptable et belliqueux patriotisme ; nous aimons votre orgueil national, qui bride votre grande race musclée de courage ; nous aimons votre individualisme intelligent et généreux qui vous permet d'ouvrir vos bras tout

grands aux individualistes de tout pays, libertaires et anarchistes.

Mais nous n'admirons pas seulement votre large amour des libertés. Ce qui vous distingue entre tous les peuples c'est que vous gardez, parmi tant de sottises pacifistes et de lâchetés évangéliques, une passion effrénée pour la lutte sous toutes ses formes, depuis celle de la boxe, simple, brutale et rapide, jusqu'à celle qui fait rugir sur le pont de vos Dreadnoughts le cou monstrueux des canons accroupis dans leurs tournantes grottes d'acier, quand ils flairent au loin les appétissantes escadres!

Vous savez parfaitement qu'il n'y a rien de pire, pour le sang de l'homme, que le pardon des injures. Vous savez que la paix prolongée qui est fatale aux races latines, n'en empoisonne pas moins les races anglo-saxonnes... Mais je vous avais promis des impolitesses, et les voici :

Vous êtes un peu les victimes de votre traditionnalisme couleur de Moyen Age, où persistent une odeur de vieilles archives et des cliquetis de chaînes qui embarrassent votre marche en avant, désinvolte et précise.

Vous avouerez que cela est étrange dans un peuple d'explorateurs et de colonisateurs dont les énormes transatlantiques ont indubitablement raccourci le monde.

Je vous reproche avant tout le culte affolant que vous avez pour l'aristocratie. Personne ne se déclare bourgeois en Angleterre : chacun méprise son voisin en le traitant de bourgeois. Vous avez la manie obsédante d'être toujours chics. Par amour du chic, on renonce à l'élan passionné, à la violence du cœur, aux éclats de voix, aux cris et aux larmes même. On veut être froid à tout prix, partout, au chevet d'une personne adorée, devant la mort

ou devant le bonheur. Par amour du chic on ne parle jamais de ce que l'on fait, car il faut être souple et léger dans la conversation. Quand les femmes se retirent, on cause un peu de politique, mais pas trop : ce ne serait pas chic !..

Il faut bien que tous vos littérateurs soient hommes du monde, car vous ne concevez guère un roman dont l'action ne se passe pas dans le grand monde. Vous avez beau être modernes, vous gardez encore la séparation médiévale du maître et du serviteur, fondée sur une adoration absurde de la richesse. On a l'habitude de dire, chez vous, qu'un riche n'est jamais pendu en Angleterre. Vous ajoutez à cela un mépris non moins absurde pour le pauvre. Ses forces intellectuelles et son génie même, ne vous semblent guère utilisables ; et pourtant vous aimez l'intelligence et la culture, et vous êtes les plus grands

dévoreurs de livres que je connaisse.

Ce n'est là qu'une façon de remplir vos loisirs.

Vous ignorez les grandes fièvres intellectuelles, le goût âpre et aventureux des idées, l'élan vers l'inconnu de l'imagination, la passion du futur, la soif de la révolution. Vous êtes horriblement habitudinaires. Ne croyez-vous pas fermement que les Puritains ont sauvé l'Angleterre, et que la chasteté est la plus importante vertu d'un peuple ?

Souvenez-vous de cette lugubre et ridicule condamnation d'Oscar Wilde, que l'Europe ne vous a pas encore pardonnée. N'avez-vous pas crié dans vos journaux qu'il fallait ouvrir vite toutes les fenêtres, car la peste était finie ?...

Naturellement dans cette atmosphère de formalisme hypocrite et routinier, vos jeunes filles savent mener très loin, avec

une élégance ingénue les plus audacieuses polissonneries pour se préparer soigneusement au mariage : domaine intangible de la police conjugale !...

Quant aux hommes de vingt ans, ils sont presque tous, pendant quelque temps, homosexuels, ce qui est d'ailleurs absolument respectable. Ce goût se développe chez eux par une sorte d'intensification de la camaraderie et de l'amitié, dans les sports athlétiques, avant l'âge de trente ans, l'âge du travail et de l'ordre, où ils reviennent de Sodome pour se fiancer à une jeune fille effrontément décolletée. Ces hommes s'empressent alors de condamner avec sévérité l'inverti-né, le faux homme, la demi-femme qui persévère.

N'est-ce pas encore être excessivement formalistes que de déclarer comme vous le faites que pour connaître une personne il faut avoir coupé le pain ensemble en

étudiant sa façon de manger. Car comment pourriez-vous nous juger d'après notre façon de manger, nous, Italiens, qui dînons toujours sur le pouce, l'épigastre étranglé par l'amour ou par l'arrivisme ?

Vous ajoutez à cela le désir obsédant de sauver les apparences en toutes choses, et une manie tâtillonne pour les étiquettes, les masques et les paravents de toutes sortes, inventés par la pruderie et la morale courante.

Mais je ne veux pas insister, et je me hâte de vous exprimer notre plus grand grief, en dénonçant votre défaut principal, un défaut dont vous avez doté l'Europe et qui entrave, à mon avis, votre merveilleux instinct pratique et votre science de la vie rapide.

Je veux parler de votre snobisme, soit qu'il consiste dans le culte passionné, exclusif, de la race pure chez vos aristocrates,

soit qu'il crée une sorte de religion de la mode et transforme vos tailleurs illustres en de grands prêtres de religions perdues.

Je fais allusion aussi à ces impérieuses et dogmatiques normes pour bien vivre et aux Saintes Tables du *comme il faut*, selon qui vous négligez et vous abolissez avec une surprenante légèreté la valeur foncière de l'individu, dès qu'il déroge à la loi suprême du snobisme.

Voilà qui rend singulièrement artificielle votre vie, et fait de vous le peuple le plus contradictoire de la terre. Si bien qu'avec toute votre maturité intellectuelle vous avez l'air parfois d'un peuple en formation.

Vous avez inventé l'amour de l'hygiène, l'adoration des muscles, le goût âpre de l'effort, qui triomphent dans votre belle vie sportive.

Mais vous poussez malheureusement

votre culte exagéré du corps jusqu'au mépris des idées. Vous ne vous passionnez guère que pour les plaisirs physiques. Presque pas d'amour platonique, chez vous — ce qui est bien — mais trop de repas succulents. Et cette abrutissante religion de la table, où vont s'apaiser toutes vos angoisses et tous vos soucis !...

Vous tirez de votre sensualité une formidable sérénité devant la douleur morale. Très bien !.. Cessez donc de donner tant d'importance à la douleur physique !

On vous croit très religieux. Pure apparence. Vous ne soignez pas votre vie intérieure et il n'y a pas un véritable sentiment mystique dans votre race ! Ce dont je vous félicite ! Mais vous préférez malheureusement vous réfugier dans le protestantisme, bonne-à-tout-faire de votre intelligence, qui vous évite la peine et l'effort de penser librement, sans peur et

sans espoir comme un drapeau noir dans les ténèbres.

C'est de paresse intellectuelle que vous tombez à genoux si souvent, et par amour du bon formalisme conventionnel et puéril.

Nul n'aime les plaisirs de la chair plus que vous et c'est vous pourtant qui affectez la plus grande chasteté en Europe !...

Vous aimez et accueillez généreusement tous les révolutionnaires, ce qui ne vous empêche pas de défendre solennellement les principes de l'ordre ! Vous adorez les belles machines volantes qui frisent des roues la terre, la mer et les nuages, et néanmoins vous conservez précieusement les moindres débris du passé !

Est-ce un défaut, après tout ? Ne prenez pas toutes mes observations pour des reproches... Se contredire c'est vivre, et vous savez vous contredire crânement.

Mais je sais d'autre part que vous avez une haine profonde pour la lourdeur tudesque, et cela suffit à vous absoudre entièrement.

. . . .

3.

Ce déplorable Ruskin.

Je viens de vous dire d'une façon très sommaire ce que nous pensons de l'Angleterre et des Anglais.

Dois-je écouter la réponse aimable que je devine déjà sur vos lèvres ?

Vous voulez sans doute arrêter mes impolitesses en me disant tout le bien que l'on pense des Italiens et de l'Italie... Eh bien, non : je ne veux pas écouter ! Les éloges que vous allez me faire ne peuvent que m'attrister, car ce que vous aimez de notre chère péninsule est précisément l'objet de toutes nos haines. Vous ne

traversez l'Italie que pour y flairer méticuleusement les traces de notre passé opprimant, et vous êtes heureux, follement heureux, d'emporter précieusement chez vous un misérable caillou piétiné par nos ancêtres.

Quand donc vous débarrasserez-vous de l'idéologie lymphatique de ce déplorable Ruskin, que je voudrais ridiculiser à vos yeux d'une façon définitive?

Avec son rêve maladif de vie agreste et primitive ; avec sa nostalgie de fromages homériques et de rouets légendaires ; avec sa haine de la machine, de la vapeur et de l'électricité, ce maniaque de simplicité antique ressemble à un homme qui, après avoir atteint sa pleine maturité corporelle, voudrait encore dormir dans son berceau et s'abreuver à la mamelle de sa nourrice devenue décrépite, pour reconquérir son insouciance enfantine.

Ruskin aurait certainement applaudi à ces passéistes vénitiens, qui ont voulu reconstruire cet absurde Campanile di San Marco, comme s'il s'agissait d'offrir à une fillette qui a perdu sa grand'mère une poupée en carton et en étoffe qui ressemble à la défunte.

L'influence de Ruskin a singulièrement développé chez vous le culte obsédant de notre passé, et faussé entièrement votre jugement sur l'Italie contemporaine.

En effet, l'on ne parle pas assez du formidable développement industriel et commerçant de la Lombardie, de la Ligurie et du Piémont, — Milan, Gênes, Turin! Voilà pourtant la nouvelle Italie renaissante, voilà ce que nous aimons ! Voilà notre orgueil d'Italiens ! Nous avons de grandes villes qui flambent jour et nuit, en déployant leur vaste haleine de feu sur la rase campagne. Nous avons arrosé de nos

sueurs une forêt de géantes cheminées dont les chapiteaux de fumée élastique soutiennent notre ciel qui ne veut plus ressembler qu'à un vaste plafond d'usine. Nous ne suivons plus les charmants conseils du joli soleil italien, jeune ruffian au sourire séduisant qui voudrait mener encore la race en ribaude chanter, danser et boire sous les treilles !...

Nous avons des campagnes soigneusement lavées, abreuvées et servies par d'innombrables canaux-serviteurs diligents, aux coudes lumineux, géométriques. Nous avons des vallées creusées, éventrées par la fiévreuse insomnie des trains. Par nos belles nuits lombardes et liguriennes le travail métallurgique grandit, levant sa voix de fonte et ses immenses gestes blancs. Toutes les montagnes illuminées, assaillies par une émeute de lunes électriques qui se hâtent affairées, criantes et

débraillées. Voilà ce que nous aimons chez nous. Mais vous accordez, hélas ! toutes vos amours aux trois villes que nous considérons comme les trois plaies purulentes de notre péninsule : Florence, Rome et Venise.

Vous avez tort d'adorer religieusement Florence, qui n'a malheureusement d'autre valeur à nos yeux, que celle d'un énorme et somptueux in-folio médiéval, tombé dans la plus joyeuse campagne du monde.

Si vous voulez pénétrer entre les vieilles pages de ses rues, vous y dérangerez de grouillantes colonies de tarets littéraires dont le rire assidu ronge les vieilles enluminures guerrières...

Gentilshommes cicérones, génies de café, esprits mordants de profession, cochers bavards et insolents, experts de vieux tableaux : voilà le peuple de Florence !

Mais je voudrais en outre vous donner une idée de Rome, notre pauvre capitale,

qui périt sous sa lèpre de ruines, avec sa circulation sanguine semestrielle que l'or des étrangers pousse lentement à travers les artères des grands hôtels.

Songez que Rome, avec ses boutiques qui ferment au départ des Américains, peut être affamée par le seul soupçon d'un cas de choléra.

L'industrie des étrangers : voilà ce que nous combattons sans relâche; cette immonde industrie qui transforme les deux tiers de la population romaine en un probable allié de l'ennemi de demain : un ennemi que nos hôteliers auront soigneusement logé, mais pas assez amoureusement estampé !

Il est inévitable qu'au moment de la guerre Rome ne pourra donner qu'un contingent de paresseux opportunistes et de pacifistes à tout prix.

J'entrais un soir à Rome sur une rapide

soixante-chevaux, et laissant derrière moi la Porte San Sebastiano, j'allais atteindre le point qui sépare l'aqueduc de Néron de l'Orto Botanico.

Je filais à toute vitesse, le volant droit sur l'Arc de Constantin. Dans mon insouciance futuriste, je n'aperçus guère sur la route ténébreuse un bloc de pierre chu des ruines néroniennes... Du moins, trop tard, et j'allais trop vite !... Un choc violent : mon radiateur brisé !

C'était là un symbole, un avertissement ou plutôt une vengeance venue du lointain des âges...

C'est pourquoi j'ai crié aux Romains, de tous mes poumons :

« Sauve qui peut ! Il faut que vous isoliez les ruines de la vieille Rome, plus épidémiques que le choléra et la peste. Il faut creuser un grand fossé et élever un grand mur circulaire, pour ceinturonner

tous ces pans de murailles romaines, vindicatives et rancunières.

« Et puis allez coucher bien loin vos corps dans la campagne pour vous garer de la plus tragique des *malarias* : celle qui monte des tombeaux de la Via Appia ! »

Mais les Romains me répondent par un sourire ironique, sucré de poussières archéologiques et de ripailles grossières.

Ils continuent leur vie de rats poudreux, fiers et contents de manger les miettes de bonbons que les *misses* mâchent avec de fortes dents, tout en arrondissant des bouches roses et des yeux d'azur entre les immenses jambes survivantes du Colisée décapité !...

Mais si nous rougissons d'avoir pour capitale un grand cimetière garni de bons hôtels pour tous les veufs du passé, nous rougissons bien plus d'avoir un peuple de lâches, tout près de la frontière...

Je veux parler des Vénitiens...

Voulez-vous entendre le discours dont j'ai giflé leur incurable veulerie en plein théâtre La Fenice ?

« Vénitiens, esclaves du passé, ne hurlez donc pas contre la prétendue laideur des locomotives, des tramways et des automobiles, dont nous dégageons à coups de génie la grande esthétique futuriste ! Ces merveilleux engins de vitesse peuvent toujours écraser tel couple d'Autrichiens sales et grotesques sous leurs petits chapeaux tyroliens !

« Mais vous aimez vous prosterner devant tous les étrangers, quelle que soit leur nationalité, car vous êtes d'une servilité répugnante !

« Vénitiens ! Vénitiens ! Pourquoi vouloir être encore et toujours les fidèles esclaves du passé, les vils gardiens du plus grand bordel de l'Histoire, les infirmiers du plus

triste hôpital du monde, où languissent des âmes mortellement empoisonnées par le virus du sentimentalisme ?

« Oh ! les images ne me font guère défaut quand je veux définir votre innommable paresse, aussi vaniteuse et sotte que la paresse d'un fils de grand homme ou d'un mari de cantatrice illustre ! Ne pourrais-je pas comparer vos gondoliers à des fossoyeurs qui creusent en cadence des fosses puantes dans un cimetière inondé ?

« Mais vous ne vous offensez guère, car votre humilité est immensurable...

« L'on sait d'ailleurs que vous avez la sage préoccupation d'enrichir la Société des Grands Hôtels, et que dans ce but vous vous obstinez à pourrir sur place. Et pourtant vous fûtes autrefois d'invincibles guerriers et des artistes de génie, des navigateurs audacieux et de subtils industriels...

« Mais vous n'êtes aujourd'hui que des garçons d'hôtel, des cicérones, des proxénètes, des antiquaires frauduleux, des fabricants de vieux tableaux, des peintres rabâcheurs, copistes et plagiaires !

« Avez-vous donc oublié que vous êtes avant tout des Italiens ? Sachez que ce mot dans la langue de l'histoire, veut dire : Constructeurs de l'Avenir !... Allez ! Vous ne vous défendrez pas, j'espère, en dénonçant les effets abrutissants du siroco ! C'était bien ce vent-là qui gonflait de ses bouffées torrides et belliqueuses les voiles des héros de Lépanto ! C'est ce même vent africain qui tout à coup, en un midi infernal, hâtera l'œuvre des eaux corrosives sur les fondements de vos palais.

« Oh ! nous danserons bien ce jour-là et nous applaudirons, pour encourager les Lagunes... Les mains chercheront les mains pour former la ronde immense et

folle autour de l'illustre ruine noyée... et nous serons tous fous de gaîté, nous, les derniers étudiants révoltés de ce monde trop sage !

« C'est ainsi, ô Vénitiens, que nous avons chanté, dansé et ri devant l'agonie de l'île de Philae, qui mourut comme un vieux rat dans le barrage d'Assouan, immense souricière aux trappes électriques, où le génie futuriste d'Angleterre emprisonne les eaux sacrées et fuyantes du Nil.

« Vous pouvez bien m'appeler un barbare, incapable de goûter la divine poésie qui flotte sur vos îles enchanteresses !... Allons donc ! Il n'y a vraiment pas là de quoi être fiers ! Vous n'avez qu'à débarrasser Torcello, Burano, l'Isola dei Morti de toute la littérature maladive et de l'immense rêverie nostalgique dont elles furent enveloppées par les poètes, pour qu'il vous soit possible, tout en riant avec moi,

de considérer ces îles comme les énormes fientes que les mammouths ont laissé choir çà et là en traversant à gué vos lagunes préhistoriques.

« Mais vous les adorez en extase, heureux de pourrir dans votre eau sale, pour enrichir sans fin la Société des Grands Hôtels qui prépare soigneusement les nuits galantes de tous les grands de la terre.

« Certes, ce n'est pas une mince affaire que d'exciter à l'amour un Empereur... Il faut pour cela que votre hôte couronné navigue longtemps dans l'eau grasse de cet immense évier plein de vieux pots cassés... Il faut que ses gondoliers piochent avec leurs avirons plusieurs kilomètres d'excréments liquéfiés, dans une divine odeur de latrines, se faufilant parmi des barques chargées de belles immondices, pour qu'il puisse enfin toucher son but en empereur satisfait de soi et de son sceptre impérial.

« C'est bien là, c'est bien là votre gloire, Vénitiens !

« Oh ! Rougissez de honte, et tombez à plat ventre, l'un sur l'autre, entassés comme des sacs pleins de sable et de pierres, pour former un rempart sur la frontière, tandis que nous préparerons la grande et forte Venise industrielle et militaire, qui doit braver l'insolence autrichienne sur la mer Adriatique, ce grand lac italien ! »

La Monarchie italienne va-t-elle collaborer avec nous à la réalisation de ce grand rêve ? Il est permis d'en douter, car elle ne veut guère sortir de ce rôle pacifique, purement honoraire et décoratif qu'elle garde depuis le jour où Mazzini, Garibaldi et Cavour lui offrirent notre péninsule indépendante et unifiée. C'est pourquoi nous ne reconnaissons à la monar-

chie aucun droit direct sur la nation, mais des devoirs urgents qu'elle doit accomplir sous peine de disparaître avant son heure.

1° La monarchie italienne doit avant tout consolider l'orgueil national en préparant la guerre.

2° Elle doit rompre la Triple Alliance, laisse honteuse qui nous tient attachés malgré nous à notre seul ennemi : l'Autriche.

3° Elle doit terrasser et broyer notre plus grave ennemi intérieur : le cléricalisme, et débarrasser du Vatican notre capitale.

4° Elle doit reconstituer Rome sur une double puissance industrielle et commerçante, et la délivrer de cette déshonorante et aléatoire industrie des étrangers.

Remarquez qu'en affirmant ces vérités nous ne sommes guère le porte-voix des socialistes, ni des républicains.

Tous les partis politiques italiens étant aujourd'hui pourris d'opportunisme et de

lâcheté, nous en sommes le désinfectant futuriste, l'acide corrosif révolutionnaire.

Nous concevons la république, non comme un but idéal et définitif, mais comme une forme de gouvernement transitoire, qui succédera fatalement à la monarchie et nous permettra d'aller plus loin.

Notre grand mouvement de libération et de rénovation intellectuelle ne pouvait naître qu'en Italie, cette terre plus que toute autre vivante, mais plus que toute autre surchargée d'un passé admirable. Il fallait qu'une force puissante se levât contre le culte opprimant de ce passé, à ce moment précis de l'histoire qui sépare nettement toutes les sensibilités défuntes de l'humanité, de la grande sensibilité aérienne qui s'annonce victorieusement.

Nous n'avons presque plus rien de commun avec nos ancêtres. Renions-les donc courageusement.

4.

Trieste, notre belle poudrière.

Pour ces multiples raisons, à tous nos Romains antiques, à tous nos Florentins moyenâgeux, à tous nos Vénitiens déchus, nous préférons les habitants de Trieste, dont la belle impatience patriotique va bientôt, je l'espère, mettre le feu aux poudres.

Nous avons crié aux habitants de Trieste :

« Vous êtes le visage pourpré et violent de l'Italie, tourné vers l'ennemi. Mieux encore, vous êtes le poing crispé et tendu contre l'ennemi, qui se prépare : ne l'oublions pas !... Trieste ! tu es notre seule

poudrière ! Tout notre espoir est en toi !

« Méprise donc les théories pacifistes et internationalistes. Le patriotisme et l'amour de la guerre n'ont rien à faire avec l'idéologie : ce sont des principes d'hygiène, sans lesquels il n'y a que déchéance et mort !

« N'oublie pas que la péninsule italique a la forme d'un Dreadnought, avec son escadre d'îlots torpilleurs ! »

Tandis que les passéistes nous reprochent de faire sauter toutes les traditions, les faux aveniristes nous déclarent rétrogrades à cause de notre patriotisme et de notre amour pour la guerre.

Nous répondons aux uns et aux autres que tout en nous avançant résolument dans l'avenir, nous voulons garder notre hygiène quotidienne de lutte et de douche sanglante.

Nous nourrissons dans notre sang notre

principale haine d'Italiens du vingtième siècle : la haine pour l'Autriche ! Et nous regardons néanmoins très loin dans le futur la création possible, mais pas certaine, d'un type unique européen rêvé par Nietzsche.

Ce philosophe ne haïssait pas suffisamment le type allemand, pour comprendre l'irréductible antipathie qui divise les races latines des races germaines.

Quand les internationalistes exaltent la paix, c'est ce qu'il y a de pire dans leur sang (ce qui tremble et pourrit) qui parle en eux.

Invoquer la paix des peuples, ce n'est pas faire de l'avenirisme, mais simplement châtrer les races et faire une culture intensive de la lâcheté. — Qui peut affirmer qu'un homme fort ne respire beaucoup mieux, ne mange beaucoup mieux, ne dorme beaucoup mieux que d'habitude

après avoir giflé et terrassé son ennemi? Qui peut affirmer que le mot *homme* et le mot *lutteur* ne soient pas synonymes ?

C'est pourquoi nous concluons que quand nous parlons de guerre, c'est la meilleure partie de notre sang qui parle en nous.

5.

La guerre, seule hygiène du monde.

Et me voilà entraîné à vous dire ce qui sépare nettement le futurisme de la conception anarchiste.

Cette dernière, reniant le principe infini de l'évolution humaine, arrête son élan au seuil idéal de la paix universelle et au stupide paradis tressé d'accolades en pleins champs et de palmes agitées.

Nous affirmons au contraire comme principe absolu du futurisme le devenir continu et le progrès indéfini, physiologique et intellectuel de l'homme.

Nous considérons surpassée et surpas-

sable l'hypothèse de la fusion amicale des peuples, et n'admettons qu'une seule hygiène pour le monde : la guerre.

Le but lointain de l'idée anarchiste, c'est-à-dire une douce tendresse, sœur de la lâcheté, nous apparaît comme une immonde gangrène préludant à l'agonie des peuples.

Les anarchistes se contentent aussi d'attaquer les branches politiques, juridiques et économiques de l'arbre social. Nous voulons bien davantage ; nous voulons arracher et brûler ses plus profondes racines : celles qui sont plantées dans le cerveau même de l'homme et qui s'appellent : manie de l'ordre, désir du moindre effort, adoration fanatique de la famille, préoccupation du sommeil et du repas à heure fixe, quiétisme lâche, amour de l'antique et du vieux, de ce qui est taré et malade, horreur du neuf, mépris de la jeunesse et des minorités rebelles, vénération du temps,

des années accumulées, des morts et des moribonds, besoin instinctif de lois, de chaînes et d'entraves, horreur de la violence, de l'inconnu et du nouveau, peur d'une liberté totale.

N'avez-vous jamais vu une assemblée de jeunes révolutionnaires ou anarchistes?... Eh bien : il n'est pas de spectacle plus décourageant.

Vous y noterez en effet la manie urgente, immédiate, dans toutes ces âmes rouges, de se priver au plus vite de leur indépendance véhémente, pour donner le gouvernement de leur assemblée au plus âgé d'entre eux, c'est-à-dire au plus opportuniste, au plus prudent, en un mot à celui qui ayant acquis déjà une petite puissance et une petite autorité sera fatalement intéressé à conserver l'état des choses, à calmer les violences, en contrariant tout désir d'aventure, de risque et d'héroïsme.

Ce nouveau président, tout en guidant avec une apparente équité la discussion générale, la conduira moutonnière à l'abreuvoir de son intérêt personnel.

Croyez-vous encore sérieusement à l'utilité des assemblées, esprits révolutionnaires ?

Contentez-vous alors de choisir un directeur ou mieux un compteur de discussion. Élisez pour cela le plus jeune d'entre vous, le moins connu, le moins important, et que son rôle ne dépasse jamais la simple distribution de la parole avec une absolue égalité de temps qu'il contrôlera, la montre à la main.

Mais ce qui creuse un fossé bien plus profond entre la conception futuriste et la conception anarchiste est le grand problème de l'amour, la grande tyrannie du sentiment et de la luxure, dont nous voulons débarrasser l'humanité.

6.

Le mépris de la femme.

C'est cette haine contre l'amour tyrannique que nous avons exprimée par cette phrase laconique : le *mépris de la femme*.

Oui, nous méprisons la femme-réservoir d'amour, engin de volupté, la femme-poison, la femme-bibelot tragique, la femme fragile, obsédante et fatale, dont la voix lourde de destinée et la rêveuse chevelure se prolongent et se continuent dans les frondaisons des forêts baignées de clair de lune.

Nous méprisons l'horrible et pesant Amour qui encombre la marche de l'homme

et l'empêche de sortir de son humanité, de se redoubler, de se surpasser pour devenir ce que nous appelons : l'*homme multiplié*.

Nous méprisons l'horrible et pesant Amour, laisse immense par laquelle le soleil tient peut-être enchaînée dans son orbite la Terre courageuse, qui voudrait sans doute bondir au hasard pour courir tous ses risques sidéraux.

Nous sommes persuadés que l'amour, sentiment et luxure, est la chose la moins naturelle du monde. Il n'y a de naturel que la continuation de l'espèce.

L'amour, obsession romantique et volupté, n'est autre chose qu'une invention des poètes, qui en ont doté l'humanité. Ce seront les poètes qui le reprendront à l'humanité !

La grande expérience tragi-comique de l'amour est bien près de se terminer, sans aucun profit et avec d'incalculables dom-

mages. Il y eut collision et jamais collaboration entre les deux sexes, qui se sont montrés inférieurs à la grande tâche. C'est pourquoi nous, les futuristes, retirons aujourd'hui l'amour, produit littéraire, comme on reprend un manuscrit chez un éditeur qui ne saurait l'imprimer.

Dans cet effort de libération, les suffragettes sont nos meilleures collaboratrices, car plus on obtiendra de droits et de pouvoirs à la femme, plus elle sera appauvrie d'amour, plus elle cessera d'être un foyer de passion sentimentale ou un engin de plaisir. D'autant plus que le développement prodigieux du luxe féminin a fait de l'amour un pauvre esclave plus ou moins révolté sous les poings lourds de l'Argent.

La vie charnelle sera réduite à la pure fonction conservatrice de l'espèce, et ce sera autant de gagné pour la taille grandissante de l'homme.

Quant à la prétendue infériorité de la femme, nous pensons que si le corps et l'esprit de la femme avaient subi, à travers une longue série de générations, une éducation identique à celle reçue par l'esprit et le corps de l'homme, nous pensons, dis-je, qu'il serait possible de parler raisonnablement d'égalité entre les deux sexes.

Il est certain, néanmoins, que dans son état actuel d'esclavage intellectuel et érotique, la femme, se trouvant dans une condition d'infériorité absolue au point de vue du caractère et de l'intelligence, ne peut guère être qu'un instrument législatif médiocre.

C'est pourquoi nous défendons avec la plus grande ferveur le droit des suffragettes, tout en plaignant leur enthousiasme enfantin pour le misérable et ridicule droit de voter. Car nous sommes convaincus qu'elles s'en empareront avec ferveur, et

nous aideront ainsi, involontairement, à détruire cette grande balourdise, faite de corruption et de banalité qu'est devenue aujourd'hui le Parlementarisme.

Le parlementarisme est presque partout une forme usée. Il a donné quelques bons résultats ; il a créé la participation illusoire du nombre au gouvernement. Je dis *illusoire*, car l'on a constaté que le peuple ne peut et ne pourra jamais être représenté par des mandataires qu'il est inhabile à choisir.

Le peuple reste donc toujours étranger au gouvernement. Mais, d'autre part, c'est au parlementarisme que le peuple doit son existence. L'orgueil des foules a été grandi par le régime électif. La taille de l'individu a été haussée par l'idée de représentation. Cette idée, en revanche, a complètement faussé l'évaluation des intelligences, exagérant outre mesure le prix de l'éloquence.

Cet inconvénient s'aggrave de jour en jour. C'est pourquoi j'entrevois avec plaisir l'entrée agressive des femmes sous les différentes coupoles à bavards !

Où trouverons-nous une plus impatiente dynamite de désordre et de corruption ?

Presque tous les parlements d'Europe sont de bruyantes basses-cours, des auges, ou des égouts.

Leurs principes essentiels sont : 1° l'argent corrupteur et l'astuce accapareuse, qui servent à conquérir un siège au Parlement ; 2° l'éloquence creuse, grandiose falsification des idées, triomphe des phrases sonores, tam-tams de nègres et gestes de moulins à vent.

Ces éléments grossiers donnent, moyennant le Parlementarisme, un pouvoir absolu à la horde des avocats…

Vous savez bien qu'ils se ressemblent dans tous les pays. Ce sont des êtres inti-

mement attachés à tout ce qui est mesquin, futile... des esprits qui ne voient que le petit fait quotidien, et qui sont absolument incapables d'agiter les grandes idées générales, de concevoir les entrechocs et les fusions des races, ni le vol flamboyant de l'idéal sur l'individu, et sur les peuples... Des marchands d'arguments, des cerveaux prostitués, des boutiques d'idées subtiles et de syllogismes ciselés.

C'est au moyen du Parlementarisme qu'une nation entière est à la merci de ces fabricants de justice, qui avec le fer docile des lois ne savent guère construire que des souricières à inutiles.

Que l'on s'empresse donc d'accorder aux femmes le droit de voter.

C'est d'ailleurs la conclusion extrême et absolument logique de l'idée de démocratie et de suffrage universel, telle qu'elle a été conçue par J.-J. Rousseau et par les

autres préparateurs de la Révolution française.

Que les femmes se hâtent de faire, avec une foudroyante rapidité, ce grandiose essai d'animalisation totale de la politique.

Nous, qui méprisons profondément la politique, nous sommes heureux de la livrer aux griffes rancunières des femmes ; car c'est bien aux femmes, c'est bien à elles qu'est réservé le noble rôle de tuer définitivement le Parlementarisme.

Oh ! je me garde bien de faire de l'ironie, et je parle très sérieusement. La femme telle qu'elle a été façonnée par notre société contemporaine ne peut que pousser en splendeur le principe de corruption qui est intimement attaché au principe du vote.

Ceux qui combattent le droit légitime des suffragettes ont des raisons bien personnelles à défendre : ils défendent avec

acharnement leur monopole d'éloquence nuisible, que les femmes ne tarderont pas à leur arracher. Cela au fond ne nous intéresse guère. Nous avons d'autres mines à préparer au pied des ruines.

On nous affirme qu'un gouvernement composé de femmes ou soutenu par elles nous entraînerait fatalement par des voies de pacifisme et de lâcheté tolstoïenne à un triomphe définitif du cléricalisme et de l'hypocrisie moraliste...

Peut-être ! Probablement ! Et j'en suis désolé ! Nous aurons en outre la guerre des sexes, que la grande agglomération des capitales,le noctambulisme et la régularisation du salariat des ouvrières préparent indubitablement.

Des humoristes misogynes rêvent peut-être déjà d'une Sainte-Barthélemy de femmes.

Vous allez penser que je m'amuse à vous

débiter des paradoxes plus ou moins fantaisistes.

Rien n'est aussi paradoxal, d'ailleurs, et fantaisiste, que la réalité, et je crois peu aux probabilités logiques de l'histoire.

L'histoire des peuples s'en va à l'aventure de-ci de-là, avec des allures dépensières et peu comme il faut, comme une jeune fille un peu légère qui ne se souvient des enseignements paternels qu'au jour de l'an, ou tout simplement quand un amant la quitte.

Mais elle est malheureusement encore trop sage et pas assez désordonnée, cette jeune histoire du monde! Il faut aussi que les femmes s'en mêlent au plus vite, car les mâles sont vraiment pourris de sagesse millénaire.

Ce ne sont pas là des paradoxes, je vous le jure, mais des tâtonnements, là-bas dans la nuit du futur.

Vous avouerez, par exemple, que la victoire du féminisme et en particulier l'influence des femmes dans la politique achèveront de détruire le principe de la famille. Ce serait facile à démontrer ; mais vous vous rebiffez sans doute épouvantés, en m'opposant d'ingénieux arguments, parce que vous ne voulez absolument pas que l'on touche à la famille.

« Tous les droits, toutes les libertés doivent être accordés aux femmes, criez-vous, mais la famille sera conservée ! »

Permettez-moi de sourire avec un brin de scepticisme, et de vous dire que si la famille disparaît, nous tâcherons de nous en passer.

Je disais *nous,* mais je me trompais : ce seront nos fils — les fils que nous n'aurons pas — ce seront eux qui sauront bien se passer de famille.

Et j'ajouterai, entre parenthèses, que

nous sommes trop batailleurs, nous les futuristes, pour avoir des enfants, nous qui n'aimons que l'instinct héroïque, nous qui voulons qu'un chef-d'œuvre soit brûlé avec le cadavre de son auteur, nous qui avons horreur de travailler pour l'immortalité, car ce n'est au fond là qu'un rêve d'âmes usurières.

Il est indiscutable que si la femme aujourd'hui rêve de conquérir des droits politiques, c'est que sans le savoir elle est au fond convaincue d'être en tant que mère, en tant qu'épouse et en tant que maîtresse, un cercle étroit, purement animal et absolument dénué d'utilité.

Vous avez certainement assisté à la fièvre haletante d'un Blériot, encore bridé par ses mécaniciens, vous avez certainement senti sur votre visage l'effarante gifle de vent que donne une hélice mise au point de sa vitesse.

Eh bien : je vous avoue que nous, les mâles futuristes, nous nous sommes sentis, devant ce spectacle enivrant, tout à coup détachés de la femme, devenue tout à coup trop terrestre, ou mieux encore le pur symbole de la terre à quitter.

Nous avons même rêvé de créer un jour notre fils mécanique, fruit de pure volonté, synthèse de toutes les lois dont la science va précipiter la découverte.

7.

L'homme multiplié et le règne de la Machine.

Tout cela vous aura disposés à comprendre l'un de nos principaux efforts futuristes, qui consiste à abolir en littérature la fusion apparemment indissoluble des deux conceptions de femme et de Beauté. Cette fusion idéologique a réduit tout le romantisme à une sorte d'assaut héroïque qu'un mâle belliqueux et lyrique donne à une tour hérissée d'ennemis et qui porte sur son plateau, au clair des étoiles, la divine Beauté-femme. Des romans tels que *les Travailleurs de la Mer* de Victor Hugo ou

Salammbô de Flaubert peuvent éclairer mon idée. Il y a là un leit-motiv dominant et désormais usé dont nous voulons débarrasser la littérature et l'art en général.

C'est pour cela que nous développons et préconisons une grande idée nouvelle qui circule dans la vie contemporaine : l'idée de la beauté mécanique, et nous exaltons l'amour pour la Machine que nous avons vu flamboyer sur les joues des mécaniciens, recuites et souillées de charbon. Ne les avez-vous jamais observés quand ils lavent amoureusement le grand corps puissant de leur locomotive ? Ce sont les tendresses minutieuses et savantes d'un amant qui caresse sa maîtresse adorée.

On a pu constater dernièrement dans la grande grève des cheminots français que les organisateurs du sabotage ne parvenaient guère à pousser un seul mécanicien à saboter sa locomotive.

Je trouve cela tout naturel. Comment cet homme aurait-il pu meurtrir ou tuer sa grande amie fidèle et dévouée, au cœur brûlant et prompt, cette belle machine d'acier qui avait si souvent relui de volupté sous sa caresse huilante ? Ce n'est pas là une image, mais presque une réalité qu'il nous sera facile de contrôler dans quelques années.

Vous avez sans doute entendu les observations que font couramment tous les propriétaires d'automobiles et tous les directeurs d'usines : « Les moteurs, disent-ils, sont vraiment mystérieux... Ils ont des caprices... des fantaisies inattendues... On dirait qu'ils ont une personnalité, une âme, une volonté... Il faut les flatter, les traiter avec des égards et ne jamais les brusquer ni les éreinter... Si vous agissez ainsi, vous verrez tout à coup cette machine de fonte et d'acier, ce moteur construit

suivant des chiffres précis donner non seulement tout son rendement, mais le double et le triple, bien plus et bien mieux que tout ce que laissaient prévoir les calculs de son constructeur : son père. » — Eh bien : moi, je donne une grande importance révélatrice à ces phrases qui m'annoncent la prochaine découverte des lois d'une véritable sensibilité des machines.

Il faut préparer aussi la prochaine et inévitable identification de l'homme avec le moteur, facilitant et perfectionnant un échange continuel d'intuitions, de rythmes, d'instincts et de disciplines métalliques, absolument ignorées aujourd'hui par le plus grand nombre, et devinées seulement par les esprits les plus lucides.

Il est certain qu'en admettant l'hypothèse transformiste de Lamarck, il faut reconnaître que nous aspirons à la création d'un type inhumain, en qui seront

abolis la douleur morale, la bonté, la tendresse et l'amour, seuls poisons corrosifs de l'intarissable énergie vitale, seuls interrupteurs de notre puissante électricité physiologique.

Nous croyons à la possibilité d'un nombre incalculable de transformations humaines, et nous déclarons sans sourire que des ailes dorment dans la chair de l'homme.

Le jour où il sera possible à l'homme d'extérioriser sa volonté de sorte qu'elle se prolonge hors de lui comme un immense bras invisible, le Rêve et le Désir, ui sont aujourd'hui de vains mots, régneont souverainement sur l'espace et sur le emps domptés.

Le type inhumain et mécanique construit pour une vitesse omniprésente sera naturellement cruel, omniscient et combattif. Il sera doté d'organes inattendus :

des organes adaptés aux exigences d'une ambiance faite de chocs continus. — Nous pouvons prévoir dès aujourd'hui un développement du bréchet sur la face externe du sternum, qui sera d'autant plus considérable que l'homme futur sera meilleur aviateur, comme cela arrive au meilleur voilier chez les oiseaux. Il est facile d'évaluer ces différentes hypothèses apparemment paradoxales en étudiant les phénomènes de volonté extériorisée qui s'opèrent continuellement dans les salles spirites.

Il est certain en outre, et vous pouvez facilement le constater, que l'on trouve aujourd'hui avec une grandissante facilité des hommes du peuple dénués de culture et d'éducation, mais qui sont néanmoins doués déjà de ce que j'appelle la grande divination mécanique ou le flair métallique.

C'est que ces ouvriers ont déjà subi

l'éducation de la machine et se sont en quelque sorte apparentés aux moteurs.

Pour préparer la formation de ce type inhumain et mécanique de l'*homme multiplié*, il faut singulièrement diminuer le besoin d'affection pas encore détruisible et que l'homme porte dans ses veines.

Il nous faut réduire notre besoin d'affection à ce minimum déjà obtenu par certains célibataires de 40 ans, qui étanchent aisément la soif de leur cœur affectueux avec les chaleureuses folâtreries d'un caniche gambadant.

L'homme futur réduira ainsi son cœur à sa véritable fonction distributrice. Le cœur doit devenir en quelque sorte une espèce d'estomac du cerveau, qu'on remplira méthodiquement pour que l'esprit puisse entrer en action.

L'on rencontre aujourd'hui des hommes qui traversent la vie presque sans amour,

dans une atmosphère couleur d'acier. Faisons en sorte que le nombre de ces hommes exemplaires grandisse. Ces êtres énergiques n'ont pas une tendre maîtresse à visiter le soir, mais ils aiment constater chaque matin avec une minutie amoureuse la mise en branle parfaite de leur usine.

Aux plus passionnés des jeunes gens je conseille l'amour des bêtes — chevaux, chiens ou chats — car cet amour peut combler d'une façon régulière leur besoin d'affection que la femme ne ferait qu'exaspérer par les bonds de ses caprices et la curiosité de ses flairs félins.

Nous sommes persuadés d'autre part que la littérature exerce une influence déterminante sur toutes les classes sociales, jusqu'aux plus ignorantes qui en sont abreuvées par des infiltrations mystérieuses. La littérature peut donc activer ou

retarder le mouvement de l'humanité vers cette forme de vie délivrée du sentiment et de la luxure.

En dépit de notre déterminisme sceptique qu'il nous faut tuer quotidiennement, nous croyons à l'utilité d'une propagande littéraire. — C'est une propagande active que nous menons dans le théâtre et dans le roman, contre la conception glorieuse du Don Juan et celle drôlatique du Cocu.

Ces deux mots doivent perdre toute signification dans la vie, dans l'art et dans l'imagination collective.

La ridiculisation du cocu ne collabore-t-elle pas à l'exaltation du Don Juan ? Et l'exaltation du Don Juan ne collabore-t-elle pas, infailliblement, à la ridiculisation du cocu ?

En nous délivrant de ces deux *leit-motivs*, nous nous débarrasserons du grand phénomène maladif de la jalousie

qui n'est autre qu'un produit de la vanité donjuanesque, produit littéraire.

Nous verrons disparaître ainsi non seulement l'amour pour la femme-épouse et pour la femme-amante, mais aussi l'amour pour la mère, lien principal de la famille et comme tel opposé à l'audacieuse création de l'homme futur.

L'humanité, une fois délivrée de la famille, cet étouffoir, ce cercle étroit, non seulement traditionnel par excellence, mais animal par excellence, se passera aisément du double amour filial et maternel, ces deux amours réchauffants mais nocifs, chaudes entraves à briser.

C'est pourquoi nous trouvons très utile, en attendant, la propagande en faveur de l'amour libre, qui désagrège la famille et en accélère la destruction.

Et cependant, tandis que nous nous acharnons contre la divinité de l'amour,

nous constatons en nous l'existence d'une solidarité intellectuelle qui chez les peuples latins est d'invention absolument nouvelle.

Je parle de la grande amitié spirituelle qui rallie les intelligences novatrices et révoltées.

L'immense amour romantique est réduit ainsi à la simple copulation pour la conservation de l'espèce, et le choc des épidermes est enfin délivré de tout mystère piquant, de tout poivre appétissant de péché et de toute vanité donjuanesque. Simple fonction corporelle, comme le boire et le manger.

L'homme multiplié que nous rêvons conservera jusqu'à la mort sa puissance génitale comme on conserve son estomac et ne connaîtra pas la tragédie de la vieillesse et de l'impuissance !...

Mais il faut pour cela que les jeunes

mâles contemporains, enfin dégoûtés des livres érotiques et du double alcool sentimental et luxurieux, étant finalement immunisés contre la maladie de l'amour, apprennent méthodiquement à détruire en eux toutes les douleurs du cœur, en déchirant quotidiennement leurs affections et en distrayant continuellement leur sexe et leur esprit. Notre franc optimisme misogyne s'oppose ainsi nettement au pessimisme de Schopenhauer, ce philosophe amer qui nous a plusieurs fois tendu le revolver séduisant de sa philosophie pour tuer en nous la profonde nausée de la femme et de l'amour. C'est avec ce revolver désespéré que nous avons ciblé gaiement le grand Clair-de-lune romantique !

8.

Nous renions nos maîtres les Symbolistes, derniers amants de la lune.

Nous avons tout sacrifié au triomphe de cette conception futuriste de la vie. Vous comprendrez aussi aisément pourquoi nous haïssons aujourd'hui, après les avoir immensément aimés, nos glorieux pères intellectuels : les grands génies symbolistes Edgar Poe, Baudelaire, Mallarmé et Verlaine.

Nous leur en voulons aujourd'hui d'avoir nagé dans le fleuve du temps en tenant continuellement la tête tournée en arrière vers la lointaine source bleue du Passé,

vers *le ciel antérieur où fleurit la beauté.*

Pour eux, il n'y avait point de poésie sans nostalgie, sans évocation des temps défunts, sans la brume de l'histoire et des légendes.

Nous haïssons les Maîtres symbolistes, nous qui avons osé sortir nus du fleuve du temps et qui créons malgré nous, avec nos corps écorchés sur les pierres de la rampe escarpée, de nouveaux torrents qui drapent d'écarlate la montagne.

Nous sommes rouges, nous aimons le rouge, et, les joues réverbérées par les fours des locomotives, nous chantons le triomphe grandissant de la Machine, qu'ils haïssaient stupidement.

Nos pères symbolistes avaient une passion que nous jugeons ridicule : la passion des choses éternelles, le désir du chef-d'œuvre immortel et impérissable. Nous

considérons au contraire que rien n'est aussi bas et mesquin que de penser à l'immortalité en créant une œuvre d'art, plus mesquin et plus bas que la conception calculée et usurière du Paradis chrétien, qui devrait récompenser au million pour cent nos vertus terrestres.

Il faut simplement créer, parce que créer est inutile, sans récompense, ignoré, méprisé, héroïque en un mot. A la poésie du souvenir nostalgique nous opposons la poésie de l'attente fiévreuse.

Aux larmes de la beauté qui se penche tendrement sur les tombes, nous opposons le profil tranchant, aiguisé, du pilote, du chauffeur et de l'aviateur.

A la conception de l'impérissable et de l'immortel, nous opposons, en art, celle du devenir, du périssable, du transitoire et de l'éphémère.

Nous transformerons ainsi en une joie

aiguë le *nevermore* d'Edgar Poe, et nous enseignerons à aimer la beauté d'une émotion ou d'une sensation, parce qu'elle est *unique et destinée à s'évanouir irréparablement.*

L'histoire est fatalement, à nos yeux, une faussaire, ou tout au plus une misérable collectionneuse de timbres-poste, de médailles et de monnaies truquées.

Le passé est nécessairement inférieur au futur. Nous voulons qu'il en soit ainsi. D'ailleurs, comment reconnaîtrions-nous des mérites au plus dangereux de nos ennemis : le passé, mentor lugubre, tuteur exécrable ?

Voilà comment nous renions la splendeur obsédante des siècles abolis et nous collaborons avec la Mécanique victorieuse qui tient la terre dans son réseau de vitesse.

Nous collaborons avec la mécanique

pour détruire la vieille poésie de la distance et des solitudes sauvages, l'exquise nostalgie du départ, que nous remplaçons par le tragique lyrisme de l'ubiquité et de l'omniprésente vélocité.

Notre sensibilité futuriste en effet ne s'émeut plus devant le sombre mystère d'une vallée inexplorée ou d'un défilé de montagnes que nous imaginons malgré nous traversées par le ruban élégant et presque parisien d'une route blanche, où brusquement s'arrête en renâclant une automobile chatoyante de progrès et pleine de voix civilisées, coin de boulevard transplanté, bivouaquant en pleine solitude.

Ce bois de sapins qui raffole de la lune a une route futuriste qui le transperce de part en part. Le règne simple et gémissant de la plante aux longs soliloques est fini.

Avec nous commence le règne de l'homme aux racines coupées, l'homme multiplié, qui se mêle au fer, se nourrit d'électricité et ne comprend plus que la volupté du danger et l'héroïsme quotidien.

C'est vous dire combien nous méprisons la propagande pour la défense de l'esthétique du paysage, ce stupide anachronisme.

Affiches multicolores sur la verdeur des prés, ponts de fer agrafant les collines, trains chirurgiens perçant le ventre bleu des montagnes, tuyaux énormes des turbines, nouveaux muscles de la terre, soyez loués par les poètes futuristes, car vous détruisez la vieille sensiblerie maladive et roucoulante de la terre !

Avec de telles passions, avec de telles fureurs rénovatrices, comment voulez-vous que nous acceptions la conception artistique de notre Italie contemporaine?

Elle a subi trop longtemps l'influence exténuante de Gabriele d'Annunzio, frère cadet des grands symbolistes français, nostalgique comme eux, et comme eux penché sur le corps nu de la femme.

Il faut à tout prix combattre Gabriele d'Annunzio, parce qu'il a raffiné de tout son talent les quatre poisons intellectuels que nous voulons détruire à tout prix :

1° La poésie maladive et nostalgique de la distance et du souvenir; 2° le sentimentalisme romantique ruisselant de clair de lune, qui monte vers la femme-Beauté, idéale et fatale; 3° l'obsession de la luxure, avec le triangle de l'adultère, le poivre de l'inceste et l'assaisonnement excitateur du péché chrétien; 4° la passion profonde du passé, doublée d'une manie d'antiquaire et de collectionneur.

Nous renions également le sentimentalisme balbutiant et potager de Pascoli,

qui malgré son génie indiscutable restera néanmoins coupable d'avoir exercé une influence avilissante et délétère.

Nous sommes enfin heureux de n'avoir plus à boire l'écœurant café au lait de sacristie de notre déplorable Fogazzaro.

Nous acceptons seulement l'œuvre illuminante des cinq ou six grands précurseurs du futurisme. Je fais allusion à Émile Zola, Walt Whitman ; Rosny aîné, auteur du *Bilatéral* et de la *Vague rouge* ; Paul Adam, auteur du *Trust* ; Octave Mirbeau, auteur de *Les affaires sont les affaires ;* Gustave Kahn, créateur du vers libre, et Verhaeren, glorificateur des villes tentaculaires.

Le futurisme, ayant à la tête les grands poètes Gian Pietro, Lucini et Paolo Buzzi, lance en Italie le vers libre. Le dynamisme de ce vers libre essentiellement mobile et changeant, ainsi que le dynamisme pictural

des peintres futuristes Boccioni, Russolo et Carrà, exprime avec une vitesse continue notre *moi*, qui se crée avec une incessante inspiration.

Le vers libre futuriste, perpétuel dynamisme de la pensée, ruissellement ininterrompu d'images et de sons, peut seul exprimer l'éphémère, l'instable, le symphonique univers qui se forge en nous et avec nous.

C'est le dynamisme de notre conscience élastique entièrement réalisé. Le moi intégral chanté, peint, sculpté indéfiniment dans son perpétuel devenir. Une succession d'états lyriques, excluant toute idée parnassienne d'extériorité réciproque d'étendue, voilà la grande strophe orchestrée des vers libres futuristes.

A l'art abstrait, statique et formel, nous opposons un art de mouvement continu, de lutte agressive et de vitesse.

Aux affirmations impératives de l'intellectualisme dogmatique, nous répondons en criant :

« Nous voulons démolir les Musées, les Bibliothèques! Vos objections? Assez ! Assez! Nous savons bien ce que notre belle et fausse intelligence nous affirme. Nous ne voulons pas entendre! »

Nous aimons aussi à répéter cette pensée profonde et illuminante d'Edgar Poe : *L'esprit poétique, cette faculté la plus sublime de toutes, puisque des vérités de la plus haute importance ne pouvaient nous être révélées que par cette analogie dont l'éloquence irrécusable pour l'imagination ne dit rien à la raison infirme et solitaire.* (Dialogue de Monos et Una.)

Au déterminisme sceptique et pessimiste, nous opposons en conséquence le culte de l'intuition créative, la liberté de l'inspiration et l'optimisme artificiel.

Au clair de lune nostalgique, sentimentale ou luxurieux, nous opposons enfin l'héroïsme injuste et cruel, dominant la fièvre conquérante des moteurs.

9.

Ce qui nous sépare de Nietzsche.

C'est dans notre lutte contre la passion professorale pour le passé, que nous renions violemment l'idéal et la doctrine de Nietzsche.

Je tiens à démontrer ici que les journaux anglais se sont absolument trompés en nous considérant comme des nietzschiens. Vous n'avez en effet qu'à examiner la partie constructive de l'œuvre du grand philosophe allemand pour vous convaincre que son surhomme, enfanté dans le culte philosophique de la tragédie grecque, suppose chez son père un retour

passionné vers le paganisme et la mythologie. Nietzsche restera, malgré tous ses élans vers l'avenir, l'un des plus acharnés défenseurs de la grandeur et de la beauté antiques.

C'est un passéiste qui marche sur les cimes des monts thessaliens, les pieds malheureusement entravés de longs textes grecs.

Son surhomme est un produit de l'imagination hellénique, construit avec les trois grands cadavres pourrissants d'Apollon, de Mars et de Bacchus.

C'est un mélange de la Beauté élégante, de la force guerrière et de l'ivresse dionysienne telles qu'elles nous sont révélées par le grand art classique. Nous opposons à ce surhomme grec, né dans la poussière des bibliothèques, l'Homme multiplié par lui-même, ennemi du livre, ami de l'expérience personnelle, élève de la Machine,

cultivateur acharné de sa volonté, lucide dans l'éclair de son inspiration, armé de flair félin, de foudroyants calculs, d'instinct sauvage, d'intuition, d'astuce et de témérité.

Les enfants de la génération actuelle, qui vivent parmi le cosmopolitisme, la marée syndicaliste et le vol des aviateurs, sont les ébauches de l'homme multiplié que nous préparons. Pour nous occuper de lui, nous avons quitté Nietzsche, un soir de décembre, au seuil d'une Bibliothèque qui happa le philosophe entre ses vantaux de chaleur savante et confortable. Nietzsche n'aurait certes pas vomi de dégoût comme nous, en lisant sur les façades des Musées, des Académies, des Bibliothèques et des Universités ces principes infâmes, écrits avec la craie de l'imbécillité :

Vous ne penserez plus !

Vous ne peindrez plus !

Vous ne construirez plus !

Nul ne pourra jamais dépasser les Maîtres !

Toute originalité est défendue.

Nous ne voulons pas de folies, ni d'extravagances ; nous voulons des copies !

Pour conquérir le paradis de l'Art, il faut imiter la vie de nos Saints !

Mais nous n'avons pas écouté les conseils prudents que nous aurait donnés Nietzsche, et nous avons contemplé avec horreur la jeunesse italienne qui coulait tristement canalisée vers ces grands égouts de l'intellectualité.

Nous n'avons pas dormi cette nuit-là, et, à l'aube, nous avons grimpé sur les portes des Académies, des Musées, des Bibliothèques et des Universités pour y écrire avec le charbon héroïque des usines cette dédicace, qui est aussi une réponse

au surhomme classique de Nietzsche :

Au Tremblement de terre,
leur seul allié,
les futuristes
dédient ces ruines de Rome et d'Athènes.

Ce jour-là les vieilles murailles savantes furent secouées par notre cri inattendu : *Malheur à celui qui se laisse prendre par le Démon de l'admiration ! Malheur à celui qui admire et imite le passé ! Malheur à celui qui vend son génie !*

Vous devez combattre avec acharnement ces trois ennemis irréductibles et corrupteurs de l'art : l'Imitation, la Prudence et l'Argent, qui se réduisent à un seul : la Lâcheté.

Lâcheté contre les exemples admirables et contre les formules acquises. Lâcheté contre le besoin d'amour et contre la peur de la misère.

N'avez-vous pas lutté ce matin, en quittant votre lit, contre un principe d'inertie et de sommeil ? Admettez donc que le monde n'a besoin que d'héroïsme, et excusez avec nous le beau geste d'indiscipline sanguinaire de cet étudiant de Palerme, Lidonni, qui s'est vengé, en dépit des lois, d'un professeur tyrannique et stupide.

Les professeurs passéistes sont seuls responsables de cet assassinat, eux qui veulent étouffer en d'infects canaux souterrains l'indomptable énergie de la jeunesse italienne.

Quand aura-t-on fini de châtrer les esprits qui doivent créer l'avenir ?

Quand aura-t-on fini d'enseigner l'abrutissante adoration d'un passé insurpassable aux enfants dont on veut faire, coûte que coûte, de petits courtisans bûcheurs ?

Hâtons-nous de tout refaire ! Il faut aller à contre-courant !

Bientôt viendra le moment où nous ne pourrons plus nous contenter de défendre nos idées par des gifles et des coups de poing, et nous devrons inaugurer l'attentat au nom de la pensée, l'attentat artistique, l'attentat littéraire contre la croûte glorifiée et le professeur opprimant !

Mais la lâcheté de nos ennemis nous évitera peut-être le luxe de les tuer. Ce ne sont pas là des paradoxes, croyez-moi ! Il faut à tout prix tirer l'Italie de cette crise de lâcheté passéiste.

Que dites-vous, par exemple, de ce projet futuriste qui consiste à introduire dans toutes les écoles un cours régulier de risques et de dangers physiques ? Les enfants seraient soumis, bon gré mal gré, à la nécessité d'affronter continuellement une série de périls toujours plus effrayants l'un que l'autre, savamment prédisposés

et toujours imprévus, tels que : incendie, noyade, écroulement de plafonds et autres désastres.

Trouvez-vous un peu folle notre idée ? Eh bien ! nous sommes heureusement très nombreux aujourd'hui à croire que le talent et la culture courent les rues, et que seul le courage fait défaut : valeur très recherchée, presque introuvable.

Or c'est précisément la matière première pour que, suivant le grand espoir futuriste, toute l'autorité, tous les droits et tout le pouvoir soient brutalement arrachés aux morts et aux moribonds et donnés aux jeunes de 20 à 40 ans.

En attendant la guerre avec l'Autriche, que nous invoquons, nous ne trouvons d'intéressant sur la terre aujourd'hui que les belles morts continuelles et désinvoltes des aviateurs.

Blériot avait bien raison de crier derniè-

rement : « Il faut encore bien des cadavres au progrès ! »

Il en faut, à mon avis, de quoi combler l'Océan Atlantique, car nous ne donnons d'autre importance à la vie humaine que celle d'un enjeu risqué au tripot louche de la mort.

Nous n'aimons le sang que jailli des artères, et tout le reste est lâcheté.

Il faut vous dire que pour toutes ces bonnes raisons nous ne sommes pas aimés des gens sages, raisonnables et dûment *encadrés* ; les magistrats et les agents de la police nous guettent, les prêtres se retirent à notre passage, et les socialistes nous haïssent cordialement.

Nous leur rendons à tous cette haine et ce dédain, car nous méprisons en eux les représentants indignes de ces idées pures et pas terrestres : Justice, divinité, égalité et liberté.

Ces idées pures et absolues, étant plus salissables que les autres, ne peuvent absolument pas être maniées par les hommes d'aujourd'hui

10.

La volupté d'être sifflé.

Entre toutes les formes littéraires, celle qui a une portée futuriste plus puissante est certainement l'œuvre théâtrale.

Nous voulons aussi que l'art dramatique cesse d'être ce qu'il est aujourd'hui : un misérable produit industriel soumis au marché des distractions et des plaisirs citadins.

Il faut pour cela balayer tous les immondes préjugés qui écrasent les auteurs, les acteurs et le public.

1° C'est pourquoi nous enseignons aux [illegible]s le mépris du public et en particu-

lier du public des premières représentations, dont voici la psychologie synthétisée : rivalités de chapeaux et de toilettes féminines, vanité d'une place coûteuse se transformant en orgueil intellectuel, loges et parterre occupés par des hommes mûrs et riches, dont le cerveau est naturellement méprisant et la digestion très laborieuse, ce qui est incompatible avec tout effort intellectuel.

Le public varie d'humeur et d'intelligence suivant les différents théâtres d'une ville, et les quatre saisons de l'année. Il est soumis aux événements politiques et sociaux, aux caprices de la mode, aux averses printanières, aux excès de la chaleur ou du froid, au dernier article lu dans l'après-midi. Il n'a malheureusement d'autre désir que celui de digérer agréablement au théâtre. Il est donc absolument incapable d'approuver, désapprouver, ou

corriger une œuvre d'art. L'auteur peut s'efforcer de tirer son public de la médiocrité comme on sauve un naufragé en le tirant hors de l'eau. Mais que l'auteur se garde de se laisser empoigner par les mains épouvantées de son public, car il coulerait inévitablement avec lui en un grand fracas d'applaudissements.

2° Nous enseignons aussi l'horreur du succès immédiat qui couronne les œuvres médiocres et banales. Les pièces qui empoignent directement, sans intermédiaires, sans explications tous les individus d'un public sont des œuvres plus ou moins bien construites, mais absolument dénuées de nouveauté et partant de génie créateur.

3° Les auteurs ne doivent être préoccupés que d'originalité novatrice. Toutes les pièces qui partent d'un lieu commun ou qui empruntent à d'autres œuvres d'art

leur conception, leur ficelle, ou une partie de leur développement sont absolument méprisables.

4° Les leit-motivs de l'amour et le triangle de l'adultère, ayant été excessivement usés dans la littérature, doivent être réduits sur la scène à la valeur secondaire d'épisodes, d'accessoires, tels qu'ils sont devenus aujourd'hui dans la vie, moyennant notre grand effort futuriste.

5° L'art théâtral, comme tout art, n'ayant d'autre but que celui d'arracher l'âme du public à la réalité quotidienne et de l'exalter dans une atmosphère éblouissante d'ivresse intellectuelle, nous méprisons toutes les pièces qui veulent seulement émouvoir et pousser aux larmes par le spectacle fatalement apitoyant d'une mère qui a perdu son enfant, d'une jeune fille qui ne peut pas épouser son amoureux, et d'autres fadaises semblables.

6° Nous méprisons en art et au théâtre en particulier toutes les reconstructions historiques, soit qu'elles tirent leur intérêt de héros illustres, Néron, César, Napoléon, Casanova ou Francesca da Rimini, soit qu'elles s'appuient sur la suggestion exercée par la somptuosité inutile des costumes et des décors du passé.

Le drame moderne doit exprimer le grand rêve futuriste qui se dégage de notre vie contemporaine exaspérée par les vitesses terrestres, marines et aériennes et dominée par la vapeur et l'électricité.

Il faut introduire sur la scène le règne de la Machine, les grands frissons révolutionnaires qui agitent les foules, les nouveaux courants d'idées et les grandes découvertes scientifiques qui ont complètement transformé notre sensibilité et notre mentalité d'hommes du vingtième siècle.

7° L'art dramatique ne doit pas faire de

la photographie psychologique, mais une synthèse grisante de la vie dans ses lignes significatives et typiques.

8° Il n'y a pas d'art dramatique sans poésie, c'est-à-dire sans ivresse et sans synthèse. Les formes prosodiques régulières doivent être exclues. L'écrivain futuriste se servira du vers libre : mouvante orchestration d'images et de sons qui, passant du ton le plus simple pour exprimer, par exemple, avec exactitude, l'entrée d'un domestique ou la fermeture d'une porte, s'élève graduellement avec le rythme des passions en des strophes cadencées tour à tour et chaotiques, quand il s'agit par exemple d'annoncer la victoire d'un peuple ou la mort glorieuse d'un aviateur.

9° Il faut détruire l'obsession de la richesse dans le monde littéraire, l'avidité du gain ayant poussé au théâtre d'innom-

brables esprits exclusivement doués des qualités du chroniqueur et du journaliste.

10° Nous voulons soumettre les acteurs à l'autorité des écrivains, arracher les acteurs à la domination du public qui les pousse fatalement à la recherche de l'effet facile et les éloigne de toute recherche d'interprétation profonde.

Il faut pour cela abolir l'habitude grotesque des applaudissements et des sifflets qui peut servir de baromètre à l'éloquence parlementaire, mais non pas, certainement, à la valeur d'une œuvre d'art.

11° En attendant cette abolition, nous enseignons aux auteurs et aux acteurs la volupté d'être sifflés.

Tout ce qui est sifflé n'est pas nécessairement beau ni neuf. Mais tout ce qui est immédiatement applaudi ne surpasse pas la moyenne des intelligences ; c'est par-

tant du médiocre, du banal, du revomi ou du trop bien digéré.

J'ai la joie, en vous affirmant ces convictions futuristes de savoir que mon génie, plusieurs fois sifflé par les publics de France et d'Italie, ne sera jamais enterré sous de pesants applaudissements.

11.

La guerre électrique.

Mais certainement de nombreuses objections se sont déjà accumulées dans vos cerveaux contre notre principe destructeur et antitraditionnel.

J'en saisis une au passage : Quelles sont les œuvres, me dites-vous, de pierre, de marbre ou de bronze, que vous pouvez opposer à celles, inimitables, que nous ont léguées les siècles ?

Je vous réponds tout simplement :

1° Les chefs-d'œuvre du passé sont les seuls survivants d'une innombrable quantité d'œuvres d'art qui ont disparu à cause

de leur laideur ou de leur fragilité. Vous ne pouvez donc pas nous demander d'opposer les chefs-d'œuvre produits en une cinquantaine d'années à l'ensemble sélectionné des œuvres créées durant une dizaine de siècles.

2° Je vous réponds en outre que le nomadisme cosmopolite, l'esprit démocratique et la décadence des religions ont absolument rendu inutiles les grands édifices décoratifs et impérissables qui exprimaient autrefois l'autorité royale, la théocratie et le mysticisme.

Les forces contradictoires de la Banque, des grands couturiers, des syndicats révolutionnaires, des métallurgistes, des ingénieurs électriciens et des aviateurs, le droit de grève, l'égalité devant la loi, l'autorité du nombre, la force usurpante de la foule, la vitesse des communications internationales, l'habitude de l'hygiène et du confort, exigent au contraire de

grandes maisons populaires bien aérées; des trains d'une commodité absolue; des tunnels; des ponts de fer; des transatlantiques énormes et rapides; des villas savamment offertes sur les collines à l'éventail frais des horizons; des salles de meetings démesurées et des chambres de toilette perfectionnées, pour le soin rapide et quotidien du corps.

L'esthétique, qui répond directement à l'utilité, n'a que faire aujourd'hui des palais royaux aux lignes dominatrices et aux bases granitiques, qui grandissaient autrefois sur la petite ville du moyen âge : marée confuse de cahutes misérables. A quoi bon lancerions-nous aujourd'hui en plein ciel les pinacles de ces cathédrales qui montaient dans les nuages en joignant les mains de leurs ogives pour défendre par la prière les petits bourgs accroupis dans l'ombre?

Nous leurs opposons l'esthétique futuriste absolument conquise et définitive des grandes locomotives, des tunnels spiraliques, des cuirassés, des torpilleurs, des monoplans Antoinette et des automobiles de course.

Nous créons la nouvelle esthétique de la vitesse, nous avons presque détruit la conception d'espace et singulièrement diminué la conception de temps.

Nous préparons ainsi l'ubiquité de l'homme multiplié.

Nous arriverons ainsi à l'abolition de l'année, du jour et de l'heure.

Les phénomènes météorologiques nous devancent, car les saisons sont déjà fondues.

Le tragique retour annuel des fêtes traditionnelles va se décolorant d'intérêt.

En France, en Italie, en Espagne, le noctambulisme du travail et du plaisir

n'a-t-il pas déjà presque fondu ensemble le jour et la nuit?

Naturellement les œuvres dans lesquelles nous avons exprimé ce tourbillon de vie intense roulant vers l'avenir idéal ne peuvent guère être comprises et prisées par le public, bousculé par notre irruption sauvage et froissé par notre violence cruelle.

Il les aimera plus tard. En attendant, il commence déjà à se dégoûter de celles que nous combattons.

Nous avons déjà provoqué une grandissante nausée pour l'antique, le vermoulu et le moisi.

Et c'est déjà là un résultat important et décisif.

Vous avez lu dans mon premier Manifeste cette affirmation qui a soulevé un

ouragan de désapprobations : « Une automobile de course est plus belle que la *Victoire de Samothrace.* »

Je vous laisserai, en vous quittant, comme un don explosif cette autre image qui complète mieux notre pensée futuriste :

« Rien n'est plus beau que l'échafaudage d'une maison en construction. »

L'échafaudage, avec ses passerelles couleur de danger, embarcadères d'aéroplanes, ses innombrables bras griffant et peignant étoiles et comètes, ses dunettes aériennes et d'où l'œil embrasse un horizon plus vaste...

L'échafaudage avec le rythme des poulies, des marteaux et d'heure en heure le cri déchirant et le choc lourd d'un maçon qui tombe, grosse goutte de sang sur le pavé... l'échafaudage symbolise notre brûlante passion pour le devenir des choses.

Fi des choses réalisées et construites, bivouacs de sommeil et de lâcheté ! Nous n'aimons que l'immense échafaudage, mouvant et passionné, que nous saurons consolider à chaque instant, toujours différemment, selon les allures changeantes des rafales, avec le rouge ciment de nos corps pétris de volonté.

Craignez tout du Passé vermoulu. Espérez tout de l'Avenir. Ayez confiance dans le Progrès qui a toujours raison, même quand il a tort, parce qu'il est le mouvement, la vie, la lutte, l'espoir.

Gardez-vous bien d'intenter des procès au Progrès. Qu'il soit imposteur, perfide, assassin, voleur, incendiaire, le Progrès a toujours raison.

Mais c'est de l'Extrême-Orient que nous vient le plus clair, le plus violent des symboles futuristes. — Il y a actuellement au Japon un commerce des plus étranges :

le commerce du charbon d'os humains, depuis que toutes les fabriques de poudre travaillent à la préparation d'une nouvelle substance explosive, plus meurtrière que toutes celles que l'on connaît de nos jours.

Ce nouveau mélange redoutable a pour élément principal le charbon d'os humains, qui a la propriété d'absorber violemment les gaz et les liquides. C'est pourquoi d'innombrables marchands japonais explorent en tous sens les vastes champs de bataille mandchouriens rembourrés de cadavres. Des fouilles énormes sont poussées fiévreusement, et des monceaux de squelettes grandissent sur tous les points de ces vastes horizons belliqueux. Cent *tsin* (sept kilos) d'os humains sont payés 92 *kopecks*, ce qui n'est pas cher.

Les marchands japonais qui dirigent ce commerce futuriste n'achètent pas de crânes, car les crânes, paraît-il, n'ont pas

les qualités nécessaires. Je partage leur mépris pour ces tristes coffrets de l'antique sagesse!...

Ces marchands achètent, au contraire, par monceaux, tous les autres os, pour les expédier au Japon, et la gare de Benikou apparaît au loin, aux voyageurs du Transsibérien, comme une gigantesque pyramide blanchâtre: squelettes de héros qui seront bientôt pilés dans des mortiers par leurs fils, parents ou concitoyens, et brutalement vomis par les pièces d'artillerie, très loin, là-bas, sur les pâles visages rangés des armées ennemies.

Gloire à la cendre indomptable de l'homme qui revit dans un canon! Applaudissons, mes amis, à ce noble exemple de violence synthétique! Applaudissons à cette belle gifle donnée en plein visage à tous les stupides cultivateurs de tombes potagères!

Vite ! Pour désencombrer la route, qu'on fourre les cadavres bien-aimés dans la gueule des canons !... Ou, mieux encore, qu'ils attendent l'ennemi mollement balancés dans les jolies torpilles flottantes, en offrant leur bouche pleine de baisers détonants...

Il y aura toujours plus de squelettes, et tant mieux ! Il y aura aussi plus de matières explosives, ce qui ne sera pas de trop en ce monde si flasque !

Haut le drapeau futuriste !

Toujours plus haut ! pour exalter la volonté agressive et oublieuse de l'homme, et affirmer une fois de plus le néant ridicule du souvenir nostalgique, de l'histoire myope et du passé trépassé.

Vous nous trouvez singulièrement brutaux ? C'est que nous parlons sous la dictée d'un soleil nouveau, qui n'est certainement pas le soleil qui caressait les

épaules placides de nos grands-pères aux pas lents sagement distribués selon les heures paresseuses des villes de province et leurs dalles herbues de silence.

Nous respirons une atmosphère qu'ils auraient trouvée irrespirable. Nous n'avons plus le temps de prier sur les tombeaux! Et d'ailleurs, comment nous ferions-nous comprendre de leurs âmes lentes, qui ressemblent beaucoup plus à celle d'Aristote qu'à la nôtre?

Dans les prochains conflits inévitables des peuples, celui-là sera vainqueur qui aura la plus profonde conscience de cette différence.

C'est le peuple le plus oublieux, le plus futuriste, le plus savant, le plus machiniste, et partant le plus riche, qui vaincra.

Quant à nous, les futuristes italiens, nous ne voulons pas que l'Italie soit mise

en état d'infériorité à la veille de cette lutte formidable. C'est pourquoi nous jetons par-dessus bord la pesante cargaison de passé qui alourdit sa quille souple et guerrière.

Oh ! que j'envie les hommes qui naîtront dans cent ans, dans ma belle péninsule entièrement vivifiée, secouée et bridée par les nouvelles forces électriques ! La vision obsédante du futur m'arrache l'esprit par rafales délicieuses.

Voici, sur tout le littoral, l'immense mer glauque, qui n'ayant plus ses loisirs et ses paresses de courtisane admirée, grugeuse et perfide, nous apparaît enfin domptée, devenue opérante et productrice. L'immense mer glauque, stupidement adorée par les poètes, travaille partout, de toutes ses tempêtes diligentes et furibondes, au branle assidu d'innombrables radeaux de fer qui actionnent deux millions de dyna-

mos disposés sur les plages et dans mille golfes ouvriers.

Par un réseau de câbles métalliques, la double force de la Méditerranée et de l'Adriatique monte jusque sur la crête des Monts Apennins, pour se concentrer en de grandes cages de fer et de cristal, redoutables accumulateurs, énormes centres nerveux disposés de distance en distance sur l'épine dorsale et montagneuse de l'Italie. A travers les muscles, les artères et les nerfs de la péninsule, l'énergie des vents lointains et les révoltes de la mer, transformées par le génie de l'homme en plusieurs millions de kilowatts, se répandent partout, sans fils conducteurs, avec une abondance fertilisante que règlent des claviers jouant sous les doigts des ingénieurs. Ils vivent dans les chambres de haute tension où 100.000 volts vibrent entre les grandes baies de verre. Ils sont assis devant les tableaux de

distribution avec à droite à gauche les compteurs, les claviers, les appareils de réglage et de commutation, et partout le riche éclair des manivelles luisantes. Ces hommes ont enfin la joie de vivre leur vie dominatrice entre des parois de fer et de cristal. Ils ont des meubles en acier, vingt fois plus légers et moins coûteux que les nôtres. Ils sont enfin délivrés de l'exemple de fragilité et de mollesse débilitante que donnent le bois et les étoffes, avec leurs ornements agrestes. Ces hommes peuvent écrire dans des livres de nickel dont l'épaisseur ne dépasse pas trois centimètres, qui ne coûtent que huit francs, et n'en contiennent pas moins cent mille pages.

La chaleur, la fraîcheur et la ventilation étant réglées par un jeu bref, ils sentent enfin la plénitude et la solidité résistante de leur volonté. — Leur chair, oubliant

les rugosités bourgeonnantes des arbres, s'efforce de ressembler à l'acier environnant. Ces hommes, s'élancent sur leurs monoplans, agiles projectiles, pour surveiller toute la circulation irradiante de l'électricité dans l'innombrable carrelage des plaines. Ils visitent les foyers d'activité secondaire, garages polyédriques d'où les charrues automobiles bondissent continuellement vers les prairies, pour creuser, labourer et arroser terres et feuillages, électriquement.

Ils règlent, du haut de leurs monoplans, par des téléphones sans fils, la vitesse foudroyante des trains semeurs, qui deux ou trois fois par an traversent les plaines pour des semailles frénétiques. Chaque wagon porte sur son toit un bras géant de fer qui pivote horizontalement en répandant tout autour les graines fécondatrices. Et c'est l'électricité qui en soigne préci-

pitamment l'éclosion. Toute la planante électricité atmosphérique, toute l'incalculable électricité tellurique sont enfin utilisées. Ces innombrables paratonnerres et poteaux dynamo-capteurs qui jalonnent à l'infini les cultures maraîchères et les jardins, chatouillent de leurs pointes le ventre turgide et orageux des nuages, pour qu'ils puissent couler jusqu'aux racines des plantes leurs forces stimulatrices.

Le miracle, le grand miracle rêvé par les poètes passéistes s'opère autour de nous. C'est partout la naissance anormale des plantes, sous l'effort de l'électricité artificielle à haute tension. Irrigations et drainages électriques. Par l'électrolyse et les multiples réactions qu'elle provoque, l'électricité active partout l'assimilation par les cellules végétales des principes nutritifs du sol et exaspère directement l'énergie végétative... Voilà pourquoi prodigieuse-

ment autour de nous les arbres sortent de terre, se dégagent, étirent leurs rameaux avec une foudroyante rapidité par groupes, par bosquets, par vastes oasis... De grands bois, des forêts immensurables montent en feutrant les flancs des montagnes, toujours plus haut, pour obéir à nos volontés futuristes et fouetter le vieux visage cadavéreux, creusé de pleurs, de l'antique Reine des amours.

Nous suivons, en monoplan, la croissance fantastique des forêts vers la lune.

Hourrah! Ces trains, là-bas, filant à toute vitesse!... Trains de marchandises, car les marchandises seules rasent encore le sol... L'homme devenu aérien, n'y pose les pieds que de temps en temps!...

La terre donne enfin son rendement entier; serrée dans la vaste main électrique de l'homme, elle exprime tout son jus de richesse, belle orange si longtemps pro-

mise à notre soif et enfin conquise, enfin !

La faim et l'indigence, disparues ; l'amère question sociale, anéantie. La question financière, réduite à la simple comptabilité de la production. Liberté à tous de faire de l'or et de frapper des monnaies claires.

Plus de besognes avilissantes. L'intelligence règne enfin partout. Le travail musculaire cesse enfin d'être servile pour n'avoir que ces trois buts : l'hygiène, le plaisir et la lutte.

L'homme, n'ayant plus à lutter pour conquérir sa nourriture, conçoit enfin l'idée pure du record ascensionnel. Sa volonté et son ambition s'immensifient. Tous les surplus sont en jeu dans toutes les âmes. L'émulation s'acharne vers l'impossible en se purifiant dans une atmosphère de vitesse et de danger.

Toutes les intelligences devenues lucides, tous les instincts poussés en splendeur,

s'entrechoquent pour une plus-jouissance. Comme tous mangent facilement, tous peuvent perfectionner leur vie dans d'innombrables efforts antagonistes. Anarchie des perfectionnements. Pas une vibration de vie perdue, pas une énergie mentale gâchée.

L'énergie électrique est obtenue intarissablement au moyen de l'énergie chimique. Depuis la lointaine découverte de la télégraphie sans fils, le rôle des diélectriques grandit de jour en jour. Toutes les lois de l'électricité dans les gaz raréfiés sont cataloguées. Avec une aisance surprenante, les savants gouvernent les masses dociles des électrons. La terre que nous savions déjà entièrement composée de particules électrisées est réglée comme une énorme bobine de Rumkorff. Les yeux et les autres organes de l'homme ne

sont plus simplement des récepteurs sensibles, mais de véritables accumulateurs de l'énergie électrique.

La libre intelligence humaine règne partout. Il y a longtemps que la Russie, dernier empire, n'est plus. Des anarchistes, déguisés en employés des Pompes funèbres, ayant porté solennellement dans le palais impérial une bière pleine de bombes, le Czar a sauté avec tout son moyen âge têtu, comme le bouchon de champagne d'un dernier cru trop vieux.

Vingt-cinq syndicats gouvernent le monde, en se disputant furieusement les débouchés des produits industriels surabondants. C'est pourquoi nous assistons enfin à la première guerre électrique.

Fi des explosifs! Nous n'avons plus que faire de la révolte des gaz emprisonnés qui sursautent rageusement sous le pesant genou de l'atmosphère.

Sur la frontière de deux peuples s'avancent de part et d'autre, en roulant sur les rails, les énormes machines pneumatiques, éléphants d'acier hérissés de trompes étincelantes braquées sur l'ennemi.

Ces monstres buveurs d'air sont guidés aisément par des petits mécaniciens perchés très haut comme des cornacs, dans leurs cabines vitrées. Leurs petites silhouettes sont arrondies par une sorte de scaphandre qui leur sert à fabriquer tout l'oxygène nécessaire à la respiration.

Le potentiel conscient et raffiné de ces hommes sait utiliser l'amitié et la force des orages pour vaincre la fatigue et le sommeil.

Voilà que tout à coup la plus mathématique des deux armées a brusquement raréfié l'atmosphère de sa rivale par la violente succion de ses machines pneumatiques.

Celles-ci démarrent, aussitôt après, à

droite et à gauche sur leurs rails, pour laisser place à des locomotives armées de batteries électriques. Les voilà pointées comme des canons sur la frontière. Des hommes, c'est-à-dire des dompteurs de forces primordiales, règlent le tir de ces batteries qui lancent entre les digues d'un nouveau ciel irrespirable et vidé de matière, mille écheveaux de foudres irritées.

Voyez-vous cabrioler dans l'azur, ces nœuds convulsifs de serpents tonnants? Ils étranglent les innombrables cheminées brandies des villes ouvrières; ils brisent les mâchoires ouvertes des ports, ils soufflettent les cimes blanches des montagnes et balayent la mer couleur de bile, hurlante, creusée et follement debout pour terrasser les villes maritimes. Vingt explosions électriques dans le ciel, immensurable tube à vide, ont résumé les spasmes courageux de deux peuples ri-

vaux, avec l'ampleur et l'éclat des formidables décharges électriques interplanétaires.

Entre deux batailles, les maladies sont attaquées de toutes parts, acculées dans les deux ou trois derniers hôpitaux devenus inutiles. Les faibles et les infirmes, triturés, émiettés, pulvérisés par les véhémentes roues de l'intense civilisation. La barbe verte des ruelles de province rasée par les cruels rasoirs de la vitesse.

Les radio-thérapeutistes, le visage défendu par un masque de caoutchouc, le corps protégé d'une blouse tissée de plomb, de caoutchouc et de bismuth, pencheront leurs lunettes vitrées de sels de plomb sur le danger transperçant et guérissant du radium.

Hélas! inventerons-nous des masques et des blouses pour nous défendre contre l'infection meurtrière de la sottise, votre

sottise à vous, passéistes, qui désapprouvez naturellement la sincérité cruelle de mes attaques contre la vieille Italie ?

Il faut, dites-vous, laver à huis clos son linge sale... Ah! bah ! nous ne sommes pas des laveuses aux mains soigneuses et délicates. Notre linge infect et pestilentiel, nous le brûlons aujourd'hui comme un feu de joie sur la plus haute cime de la pensée humaine!... Nous n'épargnons personne!... Après avoir bafoué tous les étrangers qui nous considèrent comme des donneurs de sérénades, des cicérones ou des mendiants, nous les avons sommés de nous admirer comme la race la plus douée de la terre.

Grâce à nous, l'Italie cessera d'être le love-room du monde cosmopolite. Nous avons entrepris dans ce but la propagande du courage contre l'épidémie de la lâcheté, la fabrication d'un optimisme artificiel contre le pessimisme chronique. Notre haine

contre l'Autriche; notre attente fiévreuse de la guerre; notre volonté d'étrangler le Pangermanisme !... Voilà les corollaires de notre théorème futuriste !... Et taisez-vous donc, les imbéciles ! Car nous braquons sur vous comme un revolver notre cœur serré entre nos doigts, notre cœur chargé de haine et de témérité !

Avec nous commence la grève violente des jeunes fossoyeurs ! Fi des tombeaux ! Nous laissons les cadavres s'enterrer tous seuls, et nous entrons dans la grande Ville futuriste, qui pointe sa formidable batterie de cheminées d'usines contre l'enveloppante armée des morts, en marche sur la Voie lactée !

MANIFESTES

ET

PROCLAMATIONS FUTURISTES

DIRECTION

DU

MOUVEMENT FUTURISTE

Les Poètes futuristes :

F. T. MARINETTI. — G. P. LUCINI.
PAOLO BUZZI. — A. PALAZZESCHI
E. CAVACCHIOLI. — CORRADO GOVONI.
LIBERO ALTOMARE. — LUCIANO FOLGORE.
E. CARDILE. — G. CARRIERI.
E. MANZELLA FRONTINI. — AURO D'ALBA.
MARIO BÈTUDA. — ARMANDO MAZZA, etc.

Les Peintres futuristes :

U. BOCCIONI. — C. D. CARRÀ. — L. RUSSOLO.
GIACOMO BALLA. — G. SEVERINI, etc.

Les Musiciens futuristes :

BALILLA PRATELLA, etc.

PREMIER MANIFESTE DU FUTURISME

(Publié par le « Figaro » le 20 Février 1909)

Nous avions veillé toute la nuit, mes amis et moi, sous des lampes de mosquée dont les coupoles de cuivre aussi ajourées que notre âme avaient pourtant des cœurs électriques. Et tout en piétinant notre native paresse sur d'opulents tapis persans, nous avions discuté aux frontières extrêmes de la logique et griffé le papier de démentes écritures.

Un immense orgueil gonflait nos poitrines, à nous sentir debout tous seuls, comme des phares ou comme des sentinelles avancées, face à l'armée des étoiles ennemies, qui campent dans leurs bivouacs célestes. Seuls avec les mécaniciens dans les infernales chaufferies des grands navires, seuls avec les noirs

fantômes qui fourragent dans le ventre rouge des locomotives affolées, seuls avec les ivrognes battant des ailes contre les murs !

Et nous voilà brusquement distraits par le roulement des énormes tramways à double étage, qui passent sursautants, bariolés de lumières, tels les hameaux en fête que le Pô débordé ébranle tout à coup et déracine, pour les entraîner, sur les cascades et les remous d'un déluge, jusqu'à la mer.

Puis le silence s'aggrava. Comme nous écoutions la prière exténuée du vieux canal et crisser les os des palais moribonds dans leur barbe de verdure, soudain rugirent sous nos fenêtres les automobiles affamées.

— Allons, dis-je, mes amis ! Partons ! Enfin la Mythologie et l'Idéal mystique sont surpassés. Nous allons assister à la naissance du Centaure et nous verrons bientôt voler les premiers Anges ! — Il faudra ébranler les portes de la vie pour en essayer les gonds et les verrous !... Partons ! Voilà bien le premier soleil levant sur la terre !... Rien n'égale la splendeur de son épée rouge qui s'escrime,

pour la première fois, dans nos ténèbres millénaires.

Nous nous approchâmes des trois machines renâclantes pour flatter leur poitrail. Je m'allongeai sur la mienne comme un cadavre dans sa bière, mais je ressuscitai soudain sous le volant — couperet de guillotine — qui menaçait mon estomac.

Le grand balai de la folie nous arracha à nous-mêmes et nous poussa à travers les rues escarpées et profondes comme des torrents desséchés. Çà et là des lampes malheureuses, aux fenêtres, nous enseignaient à mépriser nos yeux mathématiques.

— Le flair, criai-je, le flair suffit aux fauves !...

Et nous chassions, tels de jeunes lions, la mort au pelage noir tacheté de croix pâles, qui courait devant nous dans le vaste ciel mauve, palpable et vivant.

Et pourtant nous n'avions pas de Maîtresse idéale dressant sa taille jusqu'aux nuages, ni de Reine cruelle à qui offrir nos cadavres tordus en bagues byzantines !... Rien pour

mourir, si ce n'est le désir de nous débarrasser enfin de notre pesant courage !

Nous allions écrasant sur le seuil des maisons les chiens de garde, qui s'aplatissaient arrondis sous nos pneus brûlants, comme un faux-col sous un fer à repasser.

La Mort amadouée me devançait à chaque virage pour m'offrir gentiment la patte, et tour à tour se couchait au ras de terre avec un bruit de mâchoires stridentes en me coulant des regards veloutés du fond des flaques.

— Sortons de la Sagesse comme d'une gangue hideuse et entrons, comme des fruits pimentés d'orgueil, dans la bouche immense et torse du vent !... Donnons-nous à manger à l'inconnu, non par désespoir, mais simplement pour enrichir les insondables réservoirs de l'absurde !

Comme j'avais dit ces mots, je virai brusquement sur moi-même avec l'ivresse folle des caniches qui se mordent la queue, et voilà tout à coup que deux cyclistes me désapprouvèrent, titubant devant moi ainsi que deux

raisonnements persuasifs et pourtant contradictoires. Leur ondoiement stupide discutait sur mon terrain... Quel ennui ! Pouah !... Je coupai court, et par dégoût, je me flanquai — vlan ! — cul par-dessus tête, dans un fossé...

Oh ! maternel fossé, à moitié plein d'une eau vaseuse ! Fossé d'usine ! J'ai savouré à pleine bouche ta boue fortifiante qui me rappelle la sainte mamelle noire de ma nourrice soudanaise !

Comme je dressai mon corps, fangeuse et malodorante vadrouille, je sentis le fer rouge de la joie me percer délicieusement le cœur.

Une foule de pêcheurs à la ligne et de naturalistes podagreux s'était ameutée d'épouvante autour du prodige. D'une âme patiente et tâtillonne, ils élevèrent très haut d'énormes éperviers de fer, pour pêcher mon automobile, pareille à un grand requin embourbé. Elle émergea lentement en abandonnant dans le fossé, telles des écailles, sa lourde carrosserie de bon sens et son capitonnage de confort.

On le croyait mort, mon bon requin, mais je le réveillai d'une seule caresse sur son dos tout-puissant, et le voilà ressuscité, courant à toute vitesse sur ses nageoires.

Alors, le visage masqué de la bonne boue des usines, pleine de scories de métal, de sueurs inutiles et de suie céleste, portant nos bras foulés en écharpe, parmi la complainte des sages pêcheurs à la ligne et des naturalistes navrés, nous dictâmes nos premières volontés à tous les hommes *vivants* de la terre :

1. Nous voulons chanter l'amour du danger, l'habitude de l'énergie et de la témérité.

2. Les éléments essentiels de notre poésie seront le courage, l'audace et la révolte.

3. La littérature ayant jusqu'ici magnifié l'immobilité pensive, l'extase et le sommeil, nous voulons exalter le mouvement agressif, l'insomnie fiévreuse, le pas gymnastique, le saut périlleux, la gifle et le coup de poing.

4. Nous déclarons que la splendeur du

monde s'est enrichie d'une beauté nouvelle : la beauté de la vitesse. Une automobile de course avec son coffre orné de gros tuyaux tels des serpents à l'haleine explosive... une automobile rugissante, qui a l'air de courir sur de la mitraille, est plus belle que la *Victoire de Samothrace.*

5. Nous voulons chanter l'homme qui tient le volant, dont la tige idéale traverse la Terre, lancée elle-même sur le circuit de son orbite.

6. Il faut que le poète se dépense avec chaleur, éclat et prodigalité, pour augmenter la ferveur enthousiaste des éléments primordiaux.

7. Il n'y a plus de beauté que dans la lutte. Pas de chef-d'œuvre sans un caractère agressif. La poésie doit être un assaut violent contre les forces inconnues, pour les sommer de se coucher devant l'homme.

8. Nous sommes sur le promontoire extrême des siècles !... A quoi bon regarder derrière nous, du moment qu'il nous faut défoncer les vantaux mystérieux de l'Im-

possible? Le Temps et l'Espace sont morts hier. Nous vivons déjà dans l'absolu, puisque nous avons déjà créé l'éternelle vitesse omniprésente.

9. Nous voulons glorifier la guerre — seule hygiène du monde — le militarisme, le patriotisme, le geste destructeur des anarchistes, les belles Idées qui tuent, et le mépris de la femme.

10. Nous voulons démolir les musées, les bibliothèques, combattre le moralisme, et toutes les lâchetés opportunistes et utilitaires.

11. Nous chanterons les grandes foules agitées par le travail, le plaisir ou la révolte; les ressacs multicolores et polyphoniques des révolutions dans les capitales modernes; la vibration nocturne des arsenaux et des chantiers sous leurs violentes lunes électriques; les gares gloutonnes avaleuses de serpents qui fument; les usines suspendues aux nuages par les ficelles de leurs fumées; les ponts aux bonds de gymnastes lancés sur la coutellerie diabolique des fleuves ensoleillés;

les paquebots aventureux flairant l'horizon ; les locomotives au grand poitrail, qui piaffent sur les rails, tels d'énormes chevaux d'acier bridés de longs tuyaux, et le vol glissant des aéroplanes, dont l'hélice a des claquements de drapeau et des applaudissements de foule enthousiaste.

C'est en Italie que nous lançons ce manifeste de violence culbutante et incendiaire, par lequel nous fondons aujourd'hui le *Futurisme*, parce que nous voulons délivrer l'Italie de sa gangrène de professeurs, d'archéologues, de cicérones et d'antiquaires.

L'Italie a été trop longtemps le grand marché des brocanteurs. Nous voulons la débarrasser des musées innombrables qui la couvrent d'innombrables cimetières.

Musées, cimetières !... Identiques vraiment dans leur sinistre coudoiement de corps qui ne se connaissent pas. Dortoirs publics où l'on dort à jamais côte à côte avec des êtres haïs ou inconnus. Férocité réciproque des peintres et des sculpteurs s'entre-tuant à coups

de lignes et de couleurs dans le même musée.

Qu'on y fasse une visite chaque année comme on va voir ses morts une fois par an... nous pouvons bien l'admettre !... Qu'on dépose même des fleurs une fois par an aux pieds de la *Joconde*, nous le concevons !... Mais que l'on aille promener quotidiennement dans les musées nos tristesses, nos courages fragiles et notre inquiétude, nous ne l'admettons pas !... Voulez-vous donc vous empoisonner. Voulez-vous donc pourrir ?

Que peut-on bien trouver dans un vieux tableau si ce n'est la contorsion pénible de l'artiste s'efforçant de briser les barrières infranchissables à son désir d'exprimer entièrement son rêve ?

Admirer un vieux tableau c'est verser notre sensibilité dans une urne funéraire, au lieu de la lancer en avant par jets violents de création et d'action. Voulez-vous donc gâcher ainsi vos meilleures forces dans une admiration inutile du passé, dont vous sortez forcément épuisés, amoindris, piétinés ?

En vérité la fréquentation quotidienne des musées, des bibliothèques et des académies (ces cimetières d'efforts perdus, ces calvaires de rêves crucifiés, ces registres d'élans brisés !...) est pour les artistes ce qu'est la tutelle prolongée des parents pour de jeunes gens intelligents, ivres de leur talent et de leur volonté ambitieuse.

Pour des moribonds, des invalides et des prisonniers, passe encore. C'est peut-être un baume à leurs blessures, que l'admirable passé, du moment que l'avenir leur est interdit... Mais nous n'en voulons pas, nous, les jeunes, les forts et les vivants *futuristes !*

Viennent donc les bons incendiaires aux doigts carbonisés!... Les voici ! Les voici !... Et boutez donc le feu aux rayons des bibliothèques ? Détournez le cours des canaux pour inonder les caveaux des musées ! .. Oh ! qu'elles nagent à la dérive, les toiles glorieuses ! A vous les pioches et les marteaux ! Sapez les fondements des villes vénérables!

Les plus âgés d'entre nous ont trente ans ; nous avons donc au moins dix ans pour

accomplir notre tâche. Quand nous aurons quarante ans, que de plus jeunes et plus vaillants que nous veuillent bien nous jeter au panier comme des manuscrits inutiles!... Ils viendront contre nous de très loin, de partout, en bondissant sur la cadence légère de leurs premiers poèmes, griffant l'air de leurs doigts crochus, et humant, aux portes des académies, la bonne odeur de nos esprits pourrissants, déjà promis aux catacombes des bibliothèques.

Mais nous ne serons pas là. Ils nous trouveront enfin, par une nuit d'hiver, en pleine campagne, sous un triste hangar pianoté par la pluie monotone, accroupis près de nos aéroplanes trépidants, en train de chauffer nos mains sur le misérable feu que feront nos livres d'aujourd'hui flambant gaiement sous le vol étincelant de leurs images.

Ils s'ameuteront autour de nous, haletants d'angoisse et de dépit, et tous, exaspérés par notre fier courage infatigable, s'élanceront pour nous tuer, avec d'autant plus de haine que leur cœur sera ivre d'amour et d'admi-

ration pour nous. Et la forte et la saine Injustice éclatera radieusement dans leurs yeux. Car l'art ne peut être que violence, cruauté et injustice.

Les plus âgés d'entre nous ont trente ans, et pourtant nous avons déjà gaspillé des trésors, des trésors de force, d'amour, de courage et d'âpre volonté, à la hâte, en délire, sans compter, à tour de bras, à perdre haleine.

Regardez-nous ! Nous ne sommes pas essoufflés... Notre cœur n'a pas la moindre fatigue ! Car il s'est nourri de feu, de haine et de vitesse !... Ça vous étonne ? C'est que vous ne vous souvenez même pas d'avoir vécu ! Debout sur la cime du monde, nous lançons encore une fois le défi aux étoiles !

Vos objections ? Assez ! Assez ! Je les connais ! C'est entendu ! Nous savons bien ce que notre belle et fausse intelligence nous affirme. — Nous ne sommes, dit-elle, que le résumé et le prolongement de nos ancêtres. — Peut-être ! Soit !... Qu'importe ?... Mais

nous ne voulons pas entendre ! Gardez-vous de répéter ces mots infâmes ! Levez plutôt la tête !

Debout sur la cime du monde, nous lançons encore une fois le défi aux étoiles !

F. T. Marinetti.

Tuons le Clair de Lune ! !

Second Manifeste futuriste

1.

— Holà ! grands poètes incendiaires, ô mes frères futuristes !... Holà ! Paolo Buzzi, Gian Pietro Lucini, Palazzeschi, Cavacchioli, Govoni, Altomare, Folgore, Cardile, Boccioni, Carrà, Russolo, Balla, Severini, Pratella, D'Alba, Mazza, Carrieri, Frontini ! ! Sortons de Paralysie, ravageons Podagra, et posons le grand Rail militaire sur les flancs du Gorisankar, cime du monde !

Nous sortions de la ville, d'un pas souple et précis qui voulait danser et cherchait des obstacles. Autour de nous et dans nos cœurs, l'immense soûlerie du vieux Soleil européen qui chancelait entre les nuages vineux. Il nous frappa même en plein visage avec sa torche

de pourpre éclaboussante, puis il creva en se vomissant tout entier à l'infini.

Tourbillons de poussière agressive ; aveuglante fusion de soufre, de potasse et de silicates pour les vitraux de l'Idéal !... Fonte d'un nouveau globe solaire !... Nous le verrons bientôt !

— Lâches ! Lâches !... — criai-je en me retournant vers les habitants de Paralysie, qui s'amoncelaient en contre-bas, masse de boulets irrités pour nos canons futurs...

« Lâches ! Lâches !... Qu'avez-vous donc à crier ainsi, comme des putois écorchés vifs ?... Craignez-vous que nous boutions le feu à vos masures ?... Pas encore ! Il faudra bien nous réchauffer l'hiver prochain ! En attendant, nous faisons sauter toutes les traditions comme des ponts vermoulus !... La guerre ? Mais oui... Notre seul espoir, notre raison de vivre et notre seule volonté... Oui, la guerre ! Contre vous qui mourez trop lentement et contre tous les morts qui encombrent nos chemins !...

« Mais oui, nos nerfs exigent la guerre et méprisent les femmes ! Bien sûr, car nous

craignons leurs bras en fleur tressés sur nos genoux, au matin du départ ! Que nous veulent les femmes, les sédentaires, les invalides, les malades et tous les conseillers prudents ?... A leur vie chancelante, coupée d'agonies lugubres, de sommeils tremblants et de lourds cauchemars, nous préférons la mort violente, et nous la glorifions comme la seule qui soit digne de l'homme : animal de proie. Nous voulons que nos enfants suivent gaiement leur caprice, contrarient brutalement les vieillards et bafouent tout ce qui est consacré par le temps ! Cela vous révolte ?... Vous me sifflez ?... Haussez la voix !... Je n'ai pas entendu l'injure !... Plus fort !... Quoi ? Ambitieux ?... Mais oui !... Nous sommes des ambitieux, car nous ne voulons pas nous frotter à vos toisons puantes, troupeau malodorant, couleur de boue, canalisé par les routes antiques de la Terre !.. Mais « ambitieux » n'est pas le terme exact... Nous sommes plutôt de jeunes artilleurs en goguette !... Et vous devez, bon gré mal gré, accoutumer vos tympans au bruit de nos canons !...

« Mais ce n'est pas encore ça ! Cherchez vous-mêmes ! Qu'est-ce que vous dites ? Des fous?... Hourrah ! à la bonne heure ! Voilà le mot... le mot que j'attendais ! Ah ! Ah ! La trouvaille des trouvailles ! Prenez ce mot d'or massif, soigneusement, et rentrez vite en procession pour l'enfermer dans la plus jalouse de vos caves ! Vous pourrez vivre avec ce mot entre vos doigts et sur vos lèvres durant vingt siècles encore ! Quant à moi, je vous annonce que le monde est pourri de sagesse !...

« C'est pourquoi nous enseignons aujourd'hui l'héroïsme méthodique et quotidien ; le goût du désespoir, par qui le cœur donne tout son rendement ; l'habitude de l'enthousiasme ; l'abandon au vertige...

« Nous enseignons le plongeon dans la mort ténébreuse sous les yeux fixes et blancs de l'Idéal ! Et nous prêcherons d'exemple en nous livrant à la furibonde Couturière des batailles, qui, après nous avoir coupé sur mesure un uniforme écarlate battant neuf au soleil, oindra de flammes nos cheveux bros-

sés de projectiles. C'est ainsi que la chaleur d'un soir d'été huile les champs d'une glissante fulguration de lucioles.

« Il faut que les hommes électrisent chaque jour leurs nerfs d'un orgueil téméraire !... Il faut que les hommes jouent d'un seul coup leur vie, sans épier les croupiers tricheurs et sans contrôler l'équilibre des roulettes, vautrés sur les grands tapis verts de la guerre et couvés par la lampe chanceuse du soleil... Il faut — entendez-vous — que l'âme lance le corps en flammes, comme un brûlot, contre l'ennemi... l'éternel ennemi que l'on devrait inventer s'il n'existait pas !...

« Regardez au loin ces épis de blé, rangés par millions en bataille ! Ces épis, souples soldats aux fines baïonnettes, glorifient la force du pain qui se transforme en sang pour jaillir et monter droit au zénith. Le sang — sachez-le bien — n'a de valeur ni de splendeur que libéré du cachot des artères par le fer ou le feu !... Nous apprendrons à tous les soldats *armés* de la terre comment on doit verser son sang. Mais il faudra, auparavant, nettoyer

la grande Caserne où vous pullulez, insectes que vous êtes... Ce sera bientôt fait !... En attendant, punaises, vous pouvez regagner ce soir encore les immondes grabats traditionnels où nous ne voulons plus dormir. »

Comme je leur tournais le dos, je sentis à la douleur de mes épaules que j'avais trop longtemps traîné dans le filet immense et noir de ma parole, ce peuple captif et moribond, avec ses ridicules frétillements de poissons sous la dernière vague de lumière que le soir poussait jusqu'aux falaises de mon front.

2.

La Ville de Paralysie, avec ses cris de basse-cour, ses orgueils impuissants de colonnes brisées, ses coupoles enflées accouchant d'une statue mesquine, le caprice de ses fumées de cigarette sur des murailles puériles offertes aux chiquenaudes, la Ville disparut en dansant derrière nous au gré de notre allure véloce...

Devant moi, à quelques kilomètres, apparut tout à coup le Palais des divins aliénés, monté sur la croupe d'une colline élégante qui trottait comme un jeune poulain.

— Frères — dis-je — reposons-nous pour la dernière fois, avant de partir pour la pose du grand Rail futuriste !

Nous nous couchâmes tous dans l'immensurable folie de la Voie Lactée, à l'ombre du Palais des vivants. Aussitôt, le fracas s'arrêta des grands marteaux carrés de l'Espace et du Temps. Mais Paolo Buzzi ne pouvait pas dormir, car son corps fourbu sursautait par instants aux piqûres des étoiles venimeuses qui nous assaillaient de tous côtés.

— Frère — murmura-t-il — chasse loin de moi ces abeilles qui bourdonnent sur la rose pourpre de ma volonté.

Puis il se rendormit dans l'ombre visionnaire du Palais chargé de fantaisie d'où montait la mélopée berçante et large de la joie éternelle.

Enrico Cavacchioli somnolait en rêvant à haute voix :

— Je sens mon corps de vingt ans qui rajeunit ! Je reviens d'un pas toujours plus fragile vers mon berceau... Je rentrerai bientôt dans le ventre de ma mère !... Tout m'est donc permis !... Je veux de riches bibelots à casser !... Des villes à écraser, des fourmilières humaines à déranger !... Je veux apprivoiser les Vents et les tenir en laisse... Je veux une meute de Vents avec leurs dos souples de grands lévriers fluides, pour donner la chasse aux nuages flasques et barbus !

La respiration de mes frères dormant autour de moi imitait le sommeil d'une mer puissante sur la plage. Mais l'enthousiasme intarissable et jaillissant de l'aurore ne se contenait plus dans les montagnes, tant la nuit avait fait partout pleine mesure de parfums et de sèves héroïques. Paolo Buzzi, soulevé brusquement par cette marée de délire, se tordit comme dans les affres d'un cauchemar.

— Entendez-vous les sanglots de la terre ? Elle agonise dans l'horreur de la lumière !...

Trop de soleils se sont penchés sur son chevet livide ! Qu'on la laisse dormir, encore, toujours !... Donnez-moi des nuages, pour cacher ses yeux et sa bouche qui pleure !...

A ces mots, le Soleil nous tendit du bout de l'horizon son volant de feu tremblant et rouge.

— Lève-toi, Paolo ! — criai-je alors. — Empoigne cette roue !... Je te sacre chauffeur du monde !... Mais hélas ! nous ne pourrons pas suffire au grand travail du Rail futuriste !... Notre cœur est encore plein d'un immonde fouillis : queues de paons, coqs pompeux de girouettes, et jolis mouchoirs parfumés !... Et nous n'avons pas encore chassé de notre cerveau les lugubres fourmis de sagesse... Il nous faut des fous !... Allons les délivrer !...

Nous nous approchâmes des murs imbibés de joie solaire, en longeant un vallon sinistre, où trente grues métalliques soulevaient, en crissant, des wagonnets pleins d'un linge vaporant, stupide buanderie de ces Purs nettoyés de toute logique !...

Deux aliénistes apparurent sur le seuil, catégoriques ; mais comme je n'avais entre les mains qu'un éclatant fanal d'automobile, c'est avec son manche de cuivre poli que je leur inculquai la mort.

Des portes grandes ouvertes, fous et folles, débraillés et mi-nus, sortirent par milliers, en torrent... de quoi rajeunir et farder la face ridée de la Terre.

Les uns voulurent aussitôt brandir les clochers étincelants, en guise de cannes ivoirines ; d'autres jouaient au cerceau avec des coupoles ! Les femmes peignaient leur lointaine chevelure de nuages avec les pointes aiguisées d'une constellation.

— O mes fous, ô mes frères bien-aimés, suivez-moi ! Nous allons poser le Rail sur les cimes de toutes les montagnes, jusqu'à la mer !... Combien êtes-vous ?... Trois mille !... Pas assez !... D'ailleurs l'ennui et la monotonie épuiseront vite votre bel élan !... Allons vite consulter les fauves des ménageries qui campent aux portes de la Capitale !... Ce sont eux les seuls vivants, les

seuls déracinés et les moins végétaux !... En avant !... A Podagra !... A Podagra !...

Et l'on partit, jaillissement formidable d'écluse...

L'armée de la folie se rua de plaine en plaine, coulant dans les vallées, regagnant les sommets, avec l'élan fatal, facile, d'un liquide en d'énormes vases communicants, et mitrailla enfin de cris, de fronts et de poings les murailles de Podagra qui tinta comme une cloche.

Les gardiens, soûlés, tués ou piétinés, la marée gesticulante inonda l'immense couloir boueux de la ménagerie, dont les boxes grillées, pleines de toisons dansantes, flottaient dans la vapeur des urines sauvages, et tanguaient plus légères que des cages de serins entre les bras des fous.

Aussitôt le règne des lions rajeunit la capitale. La rébellion des crinières et l'effort volumineux des croupes en leviers sculptaient les façades !... Leur force torrentielle, excavant le pavé, transforma les rues en tunnels aux voûtes éclatées... Toute la végétation ma-

lingre des habitants de Podagra fut enfournée. Les maisons pleines de ces branches hurlantes tremblaient sous l'averse de l'effroi criblant les toits.

Avec des élans brusques et des lazzis de clowns, les fous enfourchaient les belles croupes indifférentes des lions qui ne les sentaient pas... Et les bizarres cavaliers de s'ébaudir aux paisibles coups de queue qui d'instant en instant les désarçonnaient... Tout à coup les fauves s'arrêtèrent, les fous se turent devant les murs qui ne bougeaient plus...

— Les vieux sont morts ! Les jeunes ont fui !... Tant mieux !... Vite !... qu'on arrache les statues et les paratonnerres !... Vidons les coffres d'or !... Lingots et monnaies !... On refondra tous les métaux précieux pour la pose du grand Rail militaire !...

L'on sortit, folles et fous gesticulants, lions, tigres et panthères chevauchés à cru et tour à tour culbutant leurs cavaliers que l'ivresse débraille, raidit, disloque dans un échevellement... Podagra ne fut plus qu'une cuve immense, pleine d'un vin riche qui se creu-

sait de remous globuleux en ruisselant vers les portes aux ponts-levis sonores, entonnoirs qui tremblent.

Nous traversâmes les ruines de l'Europe et nous entrâmes en Asie, éparpillant au loin les hordes terrorisées de Podagra et de Paralysie, comme des semeurs pressés éparpillent leurs grains d'un geste circulaire.

3.

C'était à la nuit haute, presqu'en plein ciel, sur le plateau persan, sublime autel du monde, dont les gradins démesurés portent des villes populeuses. Rangés à l'infini le long du Rail, nous haletions sur des creusets d'aluminium, de baryte et de manganèse qui d'instant en instant épouvantaient les nues de leur explosion aveuglante. Tous gardés en cercle par la ronde majestueuse des lions, queues raidies, crinières balayantes, qui trouaient le ciel profond et noir de rugissements ronds et blancs.

Mais lentement le sourire brillant et chaud de la Lune déborda hors des nuages craqués... Et comme elle apparaissait enfin toute ruisselante du lait grisant des acacias, les fous sentirent leur cœur se détacher de la poitrine et monter vers la surface de la nuit liquide...

Tout à coup un grand cri déchira l'air ; une rumeur se propagea ; on accourut... C'était un fou très jeune, aux yeux de vierge, qui venait de tomber foudroyé sur le Rail.

Son cadavre fut vite soulevé... Il tenait entre ses mains une fleur blanche et désirante, dont le pistil remuait comme la langue d'une femme. D'aucuns voulurent la toucher, et ce fut mal, car aussitôt, avec la facilité d'une aurore qui se propage sur la mer, une verdure sanglotante se dégagea miraculeusement de la terre plissée de vagues inattendues.

De la houle bleuâtre des prairies émergeaient vaporeusement les chevelures d'innombrables nageuses, qui ouvraient en soupirant les pétales de leur bouche et de leurs yeux humides. Alors, dans la noyade des parfums, nous vîmes grandir peu à peu

autour de nous une forêt fabuleuse, dont les feuillages voûtés semblaient épuisés par les caresses d'une brise trop lente. Il y flottait une tendresse amère... Les rossignols buvaient l'ombre odorante avec de longs glouglous de plaisir et tour à tour pouffaient de rire dans les coins, jouant à cache-cache comme des enfants espiègles et malins... Un sommeil suave gagnait l'armée des fous, qui se prirent à crier de terreur.

Aussitôt les fauves se ruèrent à leur secours. Trois fois, serrés en pelotes bondissantes, et par des assauts crochus de rage explosive, les tigres chargèrent les fantômes invisibles dont bouillonnait la profondeur de cette forêt de délices... Enfin la trouée fut faite, énorme convulsion de feuillages meurtris, aux longs gémissements qui réveillèrent les lointains échos bavards nichés dans la montagne. Mais comme nous nous acharnions tous, côte à côte, à délivrer nos jambes et nos bras des dernières lianes affectueuses, nous sentîmes tout à coup la Lune charnelle, la Lune aux belles cuisses chaudes, qui s'abandonnait lan-

goureusement sur nos échines brisées de fatigue. Quelqu'un cria dans la solitude aérienne des hauts plateaux :

— Tuons le clair de lune !

Les uns coururent aux prochaines cascades; des roues géantes furent dressées et des turbines transformèrent la vitesse des eaux en des spasmes magnétiques qui, par des fils, grimpèrent sur des poteaux jusqu'à des globes lumineux et bruissants.

C'est ainsi que trois cents lunes électriques biffèrent de leurs rayons de craie éblouissante l'antique reine verte des amours.

Et le Rail militaire fut posé, rail extravagant qui suivait la chaîne des plus hautes montagnes, où s'élancèrent aussitôt nos véhémentes locomotives empanachées de cris aigus, de cime en cime, se jetant dans tous les précipices et regrimpant partout, en quête d'abîmes affamés, de virages absurdes et d'impossibles zigzags... En cercle au loin, la haine illimitée marquait notre horizon hérissé de fuyards... C'étaient les hordes de Podagra et de Paralysie, que nous rejetâmes dans l'Hindoustan.

4.

O poursuite acharnée !... Nous enjambons le Gange !... Enfin, enfin, le souffle impétueux de nos poitrines chassa devant nous les nuages rampants, aux contournements hostiles, et nous aperçûmes à l'horizon les sursauts verdâtres de l'Océan Indien muselé de rayons d'or. Vautré dans les golfes d'Oman et de Bengale, il préparait sournoisement l'invasion des continents.

Au bout du promontoire de Cormorin que cerne une bouillie d'ossements blanchâtres, voilà l'Ane géant et décharné, dont la croupe de parchemin grisâtre fut creusée par les poids délicieux de la lune... Voilà l'Ane savant au membre prolixe couturé d'écritures, qui brait depuis toujours sa rancune asthmatique contre les brumes de l'horizon, où trois grands vaisseaux s'avancent, immobiles, avec leurs hautes voilures semblables à des colonnes vertébrales radiographiées.

Aussitôt l'immense troupeau des fauves chevauchés par les fous tendit sur les vagues des mufles innombrables, sous le tourbillonnement des crinières, qui appelaient l'Océan à la rescousse. Et l'Océan répondit à l'appel, arquant un dos énorme et secouant les promontoires avant de prendre son élan. Longtemps il essaya sa force en ondoyant ses hanches et repliant son ventre aux flic-flacs sonores entre ses vastes fondements élastiques...

Puis, d'un grand coup de reins, l'Océan put soulever sa masse et surmonta la ligne sinueuse des rivages... Alors la formidable invasion commença.

Nous marchions dans l'enveloppement des vagues piaffantes, grands globes roulants d'écume blanche, qui douchaient les croupes des lions... Ceux-ci, rangés en demi-cercle autour de nous, prolongeaient de toutes parts les crocs, la bave sifflante et les hurlements des eaux... Parfois, du sommet des collines nous regardions l'Océan gonfler progressivement son profil monstrueux comme une baleine

immensurable qui se pousse en avant sur un million de nageoires. C'est nous qui le guidâmes ainsi jusqu'à la chaîne de l'Himalaya, refoulant devant nous le grouillement en éventail de toutes les hordes de Podagra et de Paralysie, que nous voulions acculer contre les flancs du Gorisankar.

— Hâtons-nous, mes frères... Voulez-vous que les fauves nous devancent?... Nous devons garder le premier rang, malgré nos pas qui pompent les sucs de la terre !... Fi de nos mains gluantes et de nos pieds traîneurs de racines !... Oh ! pauvres arbres vagabonds que nous sommes !... Il nous faut des ailes ! Construisons donc les aéroplanes !

— Ils seront bleus ! — crièrent les fous — pour mieux nous dérober aux yeux de l'ennemi, et nous mêler à l'azur claquant du ciel sur les cimes, quand il vente !

Les fous ravissent aussitôt des manteaux turquoise à la gloire des Bouddhas dans les vieilles pagodes, pour construire leurs appareils volants.

Nous taillons nos aéroplanes futuriste

dans la toile ocreuse des voiliers. Les uns ont des ailes équilibrantes et montent en portant leur moteur comme des condors ensanglantés portent des veaux convulsifs. Le mien est un biplan multicellulaire à queue directive, 100 HP, 8 cylindres, 80 kilogrammes... J'ai entre mes pieds une mignonne mitrailleuse que je puis décharger en pressant un bouton d'acier...

Et l'on part dans l'ivresse d'un pilotage agile, d'un vol vif, pétillant et léger, scandé comme une chanson à boire et à danser.

— Hourrah ! nous sommes enfin dignes de commander la grande armée des fous et des fauves déchaînés ! Hourrah ! nous dominons notre arrière-garde : l'Océan et son enveloppement de cavaleries écumantes !... En avant, fous, folles, lions, tigres et panthères ! Nos aéroplanes seront vos drapeaux de guerre !... Nos aéroplanes seront vos maîtresses passionnées !... Elles nagent, les bras ouverts, sur la houle des feuillages. Elles paressent indolemment sur l'escarpolette de la brise !...

Regardez, là-haut, à droite, ces navettes bleues .. Ce sont les fous qui balancent leurs monoplans sur le hamac du vent du sud !... Quant à moi, je suis assis comme un tisserand devant son métier et je tisse l'azur soyeux du ciel !... En voulez-vous de ces vallées fraîches et de ces montagnes bourrues dont nous rasons les cimes ?... En voulez-vous des troupeaux de brebis roses, accrochés aux versants des collines, qui s'offrent au couchant ?... Tu les aimais, ô mon âme !... Non ! non ! Assez ! Jamais plus, tu n'auras de pareilles fadeurs ! Les roseaux dont nous faisions jadis des chalumeaux forment l'armature de mon aéroplane !... Nostalgie ! Ivresse triomphale !...

« Nous atteindrons bientôt les habitants de Podagra et de Paralysie, car nous filons malgré les rafales contraires... Que dit l'anémomètre ? Ce vent a une vitesse de cent kilomètres à l'heure ! Tant mieux !... Je monte à une hauteur de deux mille mètres pour dépasser le plateau... Voilà, voilà les hordes... là, là, devant nous et déjà sous nos pieds !...

A pic, regardez donc, entre les masses de verdure, l'affolement de ce torrent humain qui s'acharne dans la fuite !... Ce fracas ? Le craquement des arbres ! Ah ! Ah !... Ils sont tous acculés contre la haute muraille du Gorisankar !... Et nous leur livrons bataille !... Entendez-vous nos moteurs qui applaudissent de joie ?... Holà ! grand Océan Indien ! à la rescousse !

Il nous suivait solennellement, culbutant les remparts des villes vénérées et désarçonnant les tours illustres, vieux cavaliers dans leurs armures qui tintent, croulés bas du garrot marmoréen des temples.

— Enfin, enfin, vous voilà donc devant nous, grand peuple fourmillant de Podagreux et de Paralytiques, lèpre hideuse qui dévore les beaux flancs de la Montagne ! Nous volons à tire-d'aile contre vous, avec à droite, à gauche le galop de nos frères les lions et derrière nous l'amitié menaçante de l'Océan qui nous suit pas à pas pour empêcher tout recul !... C'est une simple précaution, car nous ne vous craignons pas !... Mais vous êtes in-

nombrables !... Et nous pourrions bien épuiser nos munitions en vieillissant durant le carnage !... Je réglerai le tir !... La hausse à huit cents mètres !... Attention !... Feu !... Oh ! l'ivresse de jouer comme au collège !... Oh ! l'ivresse de jouer aux billes de la Mort !... Et vous ne pourrez plus nous les chiper !... Vous reculez encore?... Ce plateau sera vite dépassé !... Mon aéroplane roule sur ses roues, glisse sur ses patins et s'envole de nouveau !... Je me mets debout au vent... Bravo, les fous ! En avant le massacre ! Tenez !... je coupe l'allumage et je descends pour atterrir paisiblement — vol plané, stabilité magnifique — au plus fort de la mêlée !

« Voici la furibonde copulation de la bataille, vulve géante que tiraille le rut du courage, vulve informe qui se déchire pour mieux s'offrir au spasme terrifiant de la victoire prochaine !... Elle est à nous, j'en suis certain, puisque nos fous lancent déjà leurs cœurs en plein ciel comme des bombes !... La hausse à cent mètres !... Attention !... Feu !... Notre sang ?... Oui, tout notre sang,

à flots, pour recolorer les aurores malades de la Terre !... Nous saurons bien te réchauffer entre nos bras fumants, lamentable Soleil, décrépit et frileux, qui grelottes sur la cime du Gorisankar !

F. T. Marinetti.

Manifeste des Peintres futuristes.

Le 8 mars 1910, à la rampe du Théâtre Chiarella de Turin, nous lancions à un public de trois mille personnes — artistes, hommes de lettres, étudiants et curieux — notre premier Manifeste, bloc violent et lyrique qui contenait toutes nos profondes nausées, nos mépris hautains et nos révoltes contre la vulgarité, contre le médiocrisme académique et pédant, contre le culte fanatique de tout ce qui est antique et vermoulu.

Ce fut là notre adhésion au mouvement des Poètes futuristes commencé il y a un an par F. T. Marinetti dans les colonnes du *Figaro*.

La bataille de Turin est restée légendaire. Nous y échangeâmes presqu'autant de coups de poing que d'idées, pour défendre d'une mort fatale le génie de l'Art italien.

Et voici que dans une pause momentanée de cette lutte formidable nous nous détachons de la foule, pour exposer avec une précision technique notre programme de rénovation en peinture, dont notre Salon Futuriste à Milan a été une manifestation lumineuse :

— Notre besoin grandissant de vérité ne peut plus se contenter de la Forme et de la Couleur comme elles furent comprises jusqu'ici.

Le geste que nous voulons reproduire sur la toile ne sera plus un *instant fixé* du dynamisme universel. Ce sera simplement la *sensation dynamique* elle-même. —

En effet, tout bouge, tout court, tout se transforme rapidement. Un profil n'est jamais immobile devant nous, mais il apparaît et disparaît sans cesse. Étant donnée la persistance de l'image dans la rétine, les objets en mouvement se multiplient, se déforment en se poursuivant, comme des vibrations précipitées, dans l'espace qu'ils parcourent. C'est ainsi qu'un cheval courant n'a pas quatre pattes, mais il en a vingt, et leurs mouvements sont triangulaires.

Tout est conventionnel en art. Rien n'est absolu en peinture. Ce qui était une vérité pour les peintres d'hier n'est plus qu'un mensonge aujourd'hui. Nous déclarons par exemple qu'un portrait ne doit pas ressembler à son modèle et que le peintre porte en soi les paysages qu'il veut fixer sur la toile.

Pour peindre une figure humaine il ne faut pas la peindre ; il faut en donner toute l'atmosphère enveloppante.

L'Espace n'existe plus. En effet, le pavé de la rue, trempé par la pluie sous l'éclat des lampes électriques, se creuse immensément jusqu'au centre de la terre. Des milliers de kilomètres nous séparent du soleil ; cela n'empêche pas que la maison qui est devant nous soit encastrée dans le disque solaire.

Qui donc peut croire encore à l'opacité des corps, du moment que notre sensibilité aiguisée et multipliée a déjà deviné les obscures manifestations de la médiumnité ? Pourquoi oublier dans nos créations la puissance redoublée de notre vue, qui peut donner des résultats analogues à ceux des rayons X ?

Il nous suffira de citer quelques exemples choisis parmi d'innombrables, pour prouver la vérité de ce que nous avançons.

Les seize personnes que vous avez autour de vous dans un autobus en marche sont, tour à tour et à la fois, une, dix, quatre, trois ; elles sont immobiles et se déplacent ; elles vont, viennent, bondissent dans la rue, brusquement dévorées par le soleil, puis reviennent s'asseoir devant vous, comme des symboles persistants de la vibration universelle.

Que de fois sur la joue de la personne avec laquelle nous causions n'avons-nous pas vu le cheval qui passait très loin au bout de la rue.

Nos corps entrent dans les canapés sur lesquels nous nous asseyons, et les canapés entrent en nous. L'autobus s'élance dans les maisons qu'il dépasse, et à leur tour les maisons se précipitent sur l'autobus et se fondent avec lui.

La construction des tableaux a été jusqu'ici stupidement traditionnelle. Les peintres nous ont toujours montré les objets et les per-

sonnes placés devant nous. Nous placerons désormais le spectateur au centre du tableau.

Comme dans tous les domaines de l'esprit humain une clairvoyante recherche individuelle a balayé les immobiles obscurités du dogme, de même faut-il que le courant vivificateur de la science délivre bientôt la peinture de la tradition académique.

Nous voulons à tout prix rentrer dans la vie. La science victorieuse de nos jours a renié son passé pour mieux répondre aux besoins matériels de notre temps ; nous voulons que l'art, en reniant son passé, puisse répondre enfin aux besoins intellectuels qui nous agitent.

Notre conscience rénovée nous empêche de considérer l'homme comme le centre de la vie universelle. La douleur d'un homme est aussi intéressante à nos yeux que la douleur d'une lampe électrique qui souffre avec des sursauts spasmodiques et crie avec les plus déchirantes expressions de la couleur. L'harmonie des lignes et des plis d'un costume contemporain exerce sur notre sensibi-

lité la même puissance émouvante et symbolique que le nu exerçait sur la sensibilité des anciens.

Pour concevoir et comprendre les beautés neuves d'un tableau futuriste, il faut que l'âme se purifie ; il faut que l'œil se délivre de son voile d'atavisme et de culture, pour considérer enfin comme unique contrôle la Nature et non pas le Musée.

Dès que ce résultat sera obtenu, on s'apercevra bien vite que des teintes brunes n'ont jamais circulé sous notre épiderme ; on s'apercevra que le jaune resplendit dans notre chair, que le rouge y flamboie et que le vert, le bleu et le violet y dansent avec mille grâces voluptueuses et caressantes.

Comment peut-on voir encore rose le visage humain, alors que notre vie, dédoublée par le noctambulisme, a multiplié notre perception de coloristes? Le visage humain est jaune, rouge, vert, bleu, violet. La pâleur d'une femme qui contemple la devanture d'un bijoutier a une irisation plus intense que les feux prismatiques des bijoux dont elle est l'alouette fascinée.

Nos sensations en peinture ne peuvent plus être chuchotées. Nous voulons désormais qu'elles chantent et retentissent sur nos toiles comme des fanfares assourdissantes et triomphales.

Vos yeux habitués à la pénombre s'ouvriront bientôt à de plus radieuses visions de clarté. Les ombres que nous peindrons seront plus lumineuses que les pleines lumières de nos prédécesseurs, et nos tableaux, auprès de ceux des musées, resplendiront comme un jour aveuglant opposé à une nuit ténébreuse.

Nous en concluons qu'il ne peut aujourd'hui exister de peinture sans Divisionisme. Il ne s'agit pas d'un procédé que l'on peut apprendre et appliquer à volonté. Le Divisionisme, pour le peintre moderne, doit être un *complémentarisme inné*, que nous déclarons essentiel et nécessaire.

On accusera probablement notre art de cérébralisme tourmenté et décadent. Mais nous répondrons simplement que nous sommes au contraire les primitifs d'une

nouvelle sensibilité centuplée, et que notre art est ivre de spontanéité et de puissance.

NOUS DÉCLARONS :

1° *Qu'il faut mépriser toutes les formes d'imitation et glorifier toutes les formes d'originalité ;*

2° *Qu'il faut se révolter contre la tyrannie des mots « harmonie » et « bon goût », expressions trop élastiques avec lesquelles on peut facilement démolir les œuvres de Rembrandt, de Goya et de Rodin ;*

3° *Que les critiques d'art sont inutiles ou nuisibles ;*

4° *Qu'il faut balayer tous les sujets déjà usés, pour exprimer notre tourbillonnante vie d'acier, d'orgueil, de fièvre et de vitesse ;*

5° *Qu'il faut considérer comme un titre d'honneur l'appellation de « fous » avec laquelle on s'efforce de bâillonner les novateurs ;*

6° *Que le complémentarisme inné est une nécessité absolue en peinture, comme le vers libre en poésie et la polyphonie en musique ;*

7° *Que le dynamisme universel doit être donné en peinture comme sensation dynamique ;*

8° *Que dans la façon de rendre la nature il faut avant tout de la sincérité et de la virginité ;*

9° *Que le mouvement et la lumière détruisent la matérialité des corps.*

NOUS COMBATTONS :

1° *Contre les teintes bitumineuses par lesquelles on s'efforce d'obtenir la patine du temps sur des tableaux modernes ;*

2° *Contre l'archaïsme superficiel et élémentaire fondé sur les teintes plates, et qui en imitant la facture linéaire des Égyptiens réduit la peinture à une impuissante synthèse puérile et grotesque ;*

3° *Contre le faux avenirisme des sécessionistes et des indépendants, qui ont instauré de nouvelles académies aussi poncives et routinières que les précédentes ;*

4° *Contre le Nu en peinture, aussi nauséeux et assommant que l'adultère en littérature.*

Expliquons ce dernier point. Il n'y a rien d'*immoral* à nos yeux ; c'est la monotonie du Nu que nous combattons. On nous déclare que le sujet n'est rien et que tout est dans la façon de le traiter. D'accord. Nous l'admettons aussi. Mais cette vérité inattaquable et absolue il y a cinquante ans, ne l'est plus aujourd'hui, quant au nu, du moment que les peintres, obsédés par le besoin d'exhiber le corps de leurs maîtresses, ont transformé les Salons en autant de foires aux jambons pourris !

Nous exigeons, pour dix ans, la suppression totale du Nu en peinture !

UMBERTO BOCCIONI, *peintre* (Milan).
CARLO D. CARRÀ, *peintre* —
LUIGI RUSSOLO, *peintre* —
GINO SEVERINI, *peintre* (Paris).
GIACOMO BALLA, *peintre* (Rome).

Manifeste des Musiciens futuristes.

Il y a un an, une commission de professeurs, de critiques et de maëstri, dont quelques-uns illustres, comme Pietro Mascagni, décernaient à l'unanimité le premier prix de 10.000 francs du Concours Baruzzi à mon opéra futuriste *La Sina d'Vargoün*, dont j'ai écrit la musique et les vers libres, et qui a remporté un succès enthousiaste au grand théâtre *Comunale* de Bologne.

Cette première victoire nous permet de condamner l'état de déchéance, de vulgarité et de mercantilisme où pourrit la musique italienne et de hausser d'autant plus la voix, que nous n'avons pas de rancunes à assouvir ni de batailles personnelles à livrer.

Il est incontestable que l'Italie ne peut guère opposer un seul nom de musicien no-

vateur à ceux de Debussy, Dukas, Charpentier, Richard Strauss, Edward Elgar, Mussorgsky, Rimskj Korsakov, Glazounov et Sibelius, qui tous, avec plus ou moins de génie, s'efforcent de surpasser le grand génie révolutionnaire de Richard Wagner.

Nous croyons néanmoins, plus que jamais, en l'intarissable inspiration musicale de notre race. Nous déclarons aussi que l'infériorité actuelle de la musique italienne est le produit logique : 1° des Conservatoires de musique, empestés par le traditionnalisme ignorant des professeurs ; 2° des grands éditeurs, marchands de notes et de voix, ladres et peureux.

En effet, les jeunes musiciens italiens qui sortent de l'atmosphère méphitique des Conservatoires sont immédiatement apprivoisés par les éditeurs, qui après leur avoir imposé une horreur profonde pour l'originalité créatrice, un mépris ironique pour l'art et une adoration absolue pour les différents crétinismes du public, les enchaînent à jamais par des contrats étrangleurs aux pieds de ces

deux grands modèles en carton-pâte : Puccini et Giordano.

Jeunes compositeurs d'Italie, désertez donc les Conservatoires et les Académies, pour n'étudier et ne composer que dans la plus absolue des libertés !

Révoltez-vous contre la tyrannie des éditeurs, l'outrecuidance stupide du public et le bavardage insipide des critiques plus ou moins vendus !

Attaquons ensemble le préjugé de la *musique bien faite* — bon devoir de rhétorique — et conspuons cette phrase courante, lâche autant que stupide : *Il faut revenir à l'ancienne musique.*

Détruisons le règne du chanteur. Il faut que son importance corresponde exactement à celle d'un instrument de l'orchestre.

Transformons la conception, la valeur et le titre du livret d'opéra dans la conception, la valeur et le titre de *poème dramatique pour la musique.* Il faut que chaque compositeur soit l'auteur de son propre poème.

Combattons ensemble catégoriquement

toutes les reconstructions historiques, la mise en scène traditionnelle et le mépris du costume moderne dans l'opéra.

Luttons ensemble contre le succès énervant et délétère des romances du genre Tosti et Costa et des chansonnettes napolitaines.

Proscrivons ensemble la musique sacrée, qui, étant donnée la banqueroute des religions, est devenue le monopole exclusif de tous les directeurs de conservatoires, affamés de gloriole et dénués de talent.

Arrachons de l'esprit du public le goût des vieux opéras, dont l'exhumation encombre la marche des musiciens novateurs.

Obligeons ensemble le public, par une propagande assidue, à défendre tout ce qui éclate d'original et de révolutionnaire en musique.

Glorifions-nous enfin d'être injuriés et sifflés par la horde des moribonds et des opportunistes.

On crie de part et d'autre que nous sommes des fous. Cela ne nous étonne pas, car Pa-

lestrina aurait probablement considéré Bach comme un fou, Bach aurait considéré Beethoven comme un fou, Beethoven aurait considéré Wagner comme un fou.

Rossini déclarait en plaisantant qu'il avait enfin compris une page de musique wagnérienne en la lisant de bas en haut. Après une audition de l'ouverture de *Tannhäuser*, Verdi écrivait à un ami que Wagner n'était qu'un pauvre aliéné.

C'est donc à la fenêtre d'une glorieuse maison de fous que nous proclamons comme un principe essentiel de notre révolution futuriste que le contrepoint et la fugue, sottement considérés comme une des branches les plus importantes de l'enseignement musical, ne sont plus guère à nos yeux que les ruines de cette vieille science de la polyphonie, qui s'étend des Flamands à Bach.

Nous les remplaçons par la polyphonie harmonique, fusion logique du contrepoint et de l'harmonie, qui évitera aux musiciens la peine inutile de dédoubler leurs efforts en deux cultures opposées : l'une trépassée,

l'autre contemporaine, et partant inconciliables parce qu'elles sont les fruits différents de deux sensibilités différentes.

La logique du progrès et de l'évolution a fait de l'harmonie une sorte de résultante lointaine et de synthèse inattendue de tous les éléments du contrepoint.

L'harmonie qui n'était autrefois qu'une partie sous-entendue dela mélodie (suite de sons disposés suivant les modes différents de la gamme) est née le jour où l'on commença à considérer chaque son de la mélodie suivant ses combinaisons avec tous les autres sons de la gamme à laquelle il appartenait.

L'on parvint ainsi à comprendre que la mélodie est la synthèse expressive d'une succession harmonique.

Vous vous plaignez aujourd'hui de ce que les jeunes musiciens n'inventent plus des mélodies dans le genre de celles de Bellini, de Rossini ou de Verdi.

Eh bien ! vous n'avez qu'à concevoir la mélodie harmoniquement, en cherchant l'harmonie à travers des combinaisons et des suites

de sons différentes et plus compliquées, et vous trouverez facilement de nouvelles sources de mélodie.

Nous proclamons que les différents modes de gammes anciennes, les différentes sensations de *majeur*, *mineur*, *augmenté*, *diminué*, ainsi que les tous récents modes de gamme par tons entiers ne sont autre chose que de simples détails d'un unique mode harmonique et atonal de gamme chromatique.

Nous déclarons en outre absolument inconsistantes les valeurs de consonnance et de dissonance.

Des innombrables combinaisons et des relations diverses qui en résultent jaillira la grande mélodie futuriste. Cette mélodie futuriste sera simplement la synthèse de l'harmonie et ressemblera en quelque sorte à la ligne idéale formée par le continuel épanouissement de mille vagues marines aux crêtes inégales.

Nous considérons comme un progrès et une victoire personnelle la recherche et la réalisation de l'enharmonisme. Tandis que le

chromatisme met à notre disposition les sons contenus dans une gamme divisée par demi-tons mineurs et majeurs, l'enharmonisme, en utilisant toutes les plus petites subdivisions de tons, prête à notre sensibilité renovée le maximum possible de sons déterminables et combinables, et nous permet des relations bien plus neuves et plus variées d'accords et de timbres.

L'enharmonisme en outre rend possible l'intonation et la modulation instinctives des intervalles enharmoniques qui ont été jusqu'ici irréalisables étant donnée l'imperfection de notre gamme à système réduit que nous voulons surpasser.

Nous aimons depuis longtemps les intervalles enharmoniques que produit un orchestre qui détonne en jouant sur des tonalités diverses et qui s'entendent dans les chansons populaires entonnées sans aucune préoccupation d'art.

Le rythme de danse, rythme monotone, limité, décrépit et barbare devra céder le domaine de la polyphonie à une libre manière

polyrythmique dont il ne sera désormais qu'un accessoire.

On devra en conséquence considérer les temps : *pair*, *impair* et *composé* dans leurs rapports et leurs influences réciproques, comme l'on considère depuis longtemps les rythmes : *binaire*, *ternaire*, *ternaire-binaire*, et *binaire-ternaire*.

Une ou plusieurs mesures en temps impair, au milieu ou à la fin d'une période de mesure en temps pair ou composé, et inversement, ne pourront plus être condamnées suivant les lois ridicules et fausses de ce qu'on appelle la *quadrature*, méprisable parapluie sous lequel s'abritent les cerveaux vidés et pontifiants des professeurs.

L'intuition géniale et esthétique de l'artiste créateur suffira à équilibrer la succession et l'alternative de toutes les mesures et de tous les rythmes possibles.

C'est par l'expérience que l'on doit acquérir la connaissance technique de l'instrumentation. Il faut concevoir instrumentalement la composition instrumentale en imaginant un

orchestre spécial pour chaque état musical de l'esprit.

Tout cela deviendra possible alors que les conservatoires, les lycées et les académies de musique seront enfin désertés et fermés, et que l'étude de la musique aura pris un caractère que de liberté absolue. Ceux qui créent aujourd'hui pourront devenir demain les conseillers et les guides utiles des nouveaux compositeurs en se gardant bien de les corrompre par un enseignement dogmatique et de leur imposer leur personnalité, leurs erreurs et leurs manies chroniques.

Le ciel changeant, les eaux mouvantes, les forêts, les montagnes, la mer, l'enchevêtrement fumeux des ports marchands, les grandes capitales houleuses et leurs innombrables cheminées d'usines, se transforment en voix puissantes et prodigieuses à travers l'âme du musicien.

Ces voix chantent les passions, les volontés, les joies et les douleurs de l'homme que la magie de l'art rattache et mêle à la nature.

Les formes musicales ne sont ainsi que les

apparences et les fragments d'un seul Tout.

Chaque forme correspond au motif générateur, à sa force potentielle d'expression et de développement, ainsi qu'à la sensibilité et à l'intuition de l'artiste créateur.

En musique, comme dans tous les arts, l'emphase et la mauvaise rhétorique sont le résultat d'une disproportion entre le motif générateur et son expression, dénaturée et faussée par le culte obsédant de la tradition, le poids de la culture ou les conseils du goût courant.

Le musicien ne doit écouter que son âme chantante dans l'explication synthétique de ses idées musicales.

Le contraste de plusieurs états d'âme musicaux, les rapports entre leurs différentes expressions, leur puissance d'épanouissement constituent la symphonie.

Les deux formes les plus importantes de la symphonie futuriste sont le *poème symphonique* orchestral et vocal et l'*opéra*.

Le symphoniste pur tire de ses motifs des développements, des contrastes de lignes et

de formes, au gré de sa fantaisie, négligeant tout principe et toute loi, pour n'obéir qu'à l'équilibre futuriste.

Cet équilibre consiste dans la réalisation continuelle du maximum d'intensité expressive.

L'auteur d'opéra doit au contraire forcément attirer dans l'orbite de l'inspiration et de l'esthétique musicale tous les reflets des autres arts, éléments secondaires et conséquents qui multiplieront la force expressive et communicative de son œuvre.

La voix humaine, tout en étant le principal moyen d'expression, parce qu'il sort directement de nous, doit se fondre dans l'orchestre, atmosphère sonore formée par toutes les voix de la nature.

La vision du poème musical dramatisé, ou opéra, doit flamboyer dans l'imagination du créateur comme une conséquence fatale du besoin violent qu'il a d'exprimer les mouvements de son âme.

L'auteur d'opéra, en créant des rythmes pour enchaîner les mots, crée déjà musicalement.

Il doit être par conséquent l'auteur unique de son opéra. S'il mettait en musique le poème d'un autre, il renoncerait stupidement à la source de son inspiration originale, à sa propre esthétique musicale, pour emprunter à d'autres la partie rythmique de ses mélodies.

Son poème dramatique doit être écrit en vers libres, la poésie futuriste ne pouvant guère se laisser emprisonner dans les canaux monotones des formes prosodiques traditionnelles.

Nous aurons ainsi l'océan polyphonique, avec tous les rythmes, tous les accents lyriques et oratoires, exprimant l'âme humaine finalement déchaînée.

Dans l'opéra futuriste l'individu et la foule ne doivent plus imiter phoniquement notre façon courante de parler, mais ils doivent chanter comme nous chantons tous, lorsque, oubliant les minutieuses tyrannies de l'espace et du temps, grisés par une volonté puissante d'expansion dominatrice, nous entonnons instinctivement l'essentiel et fascinant langage humain.

Chant naturel, multiforme, spontané et changeant sans rythme fixe et sans intervalles mesurables, sans aucune limitation artificielle d'expression, chant exaltateur qui nous fait très souvent mépriser l'efficacité minutieuse de la parole.

Conclusions :

1° Il faut concevoir la mélodie comme une *synthèse de l'harmonie*, en considérant les définitions harmoniques de *majeur*, *mineur*, *augmenté* et *diminué* comme de simples détails d'un unique mode chromatique atonal.

2° Considérer l'enharmonie comme une conquête magnifique du futurisme.

3° Se délivrer de l'obsession du rythme de danse, en considérant ce rythme comme un détail du rythme libre, de même que le rythme du vers traditionnel peut être une modalité de la strophe en vers libres.

4° Par la fusion de l'harmonie et du contrepoint, créer la polyphonie absolue, ce qui n'a pas encore été essayé jusqu'ici.

5° S'emparer de toutes les valeurs expressives, techniques et dynamiques de l'orchestre et considérer l'instrumentation comme un univers sonore d'une incessante mobilité et constituant un tout unique grâce à la fusion réelle de toutes ses parties.

6° Considérer les formes musicales comme des conséquences directes des motifs passionnels générateurs.

7° Il faut en outre se garder de considérer comme des formes symphoniques absolues les schémas traditionnels de la symphonie, aujourd'hui usés, déchus et surpassés.

8° Concevoir l'opéra comme une forme symphonique.

9° Proclamer comme une nécessité absolue que le musicien soit l'auteur du poème dramatique ou tragique qu'il doit mettre en musique. L'action symbolique du poème doit jaillir du génie du musicien, sous l'impulsion musicale de son âme. Un poème écrit par un autre mettrait le musicien dans la déplorable nécessité de recevoir d'un autre le rythme de sa propre musique.

10° Reconnaître dans le vers libre le seul moyen de parvenir à la liberté polyrythmique.

11° Transporter dans la musique toutes les nouvelles métamorphoses de la nature incessamment et toujours différemment domptée par l'homme dans ses multiples découvertes scientifiques. Exprimer l'âme musicale des foules, des grands chantiers industriels, des trains, des transatlantiques, des cuirassés, des automobiles et des aéroplanes. Ajouter enfin aux grands motifs dominants du poème musical la glorification de la Machine et le règne victorieux de l'électricité.

Voilà les principes violents et absolus que j'ai défendus éloquemment à la rampe des Théâtres italiens, debout sous le beau claquement incendiaire de notre grand drapeau futuriste.

BALILLA PRATELLA.

Premier Manifeste futuriste aux Vénitiens.

Nous répudions l'antique Venise exténuée par de morbides voluptés séculaires, bien que nous l'ayons longtemps aimée et possédée dans l'angoisse d'un grand rêve nostalgique.

Nous répudions la Venise des Étrangers, marché d'antiquaires et de brocanteurs frauduleux, pôle aimanté du snobisme et de l'imbécillité universels, lit défoncé par d'innombrables caravanes d'amants, précieuse baignoire à courtisanes cosmopolites.

Nous voulons guérir et cicatriser cette ville pourrissante, plaie magnifique du passé. Nous voulons ranimer et ennoblir le peuple vénitien, déchu de sa grandeur première, morphinisé par une lâcheté dégoûtante, et avili par la routine de ses petits commerces louches. Nous voulons préparer la naissance d'une Venise industrielle et militaire, qui puisse braver et affronter sur la mer Adria-

tique notre éternelle ennemie : l'Autriche.

Hâtons-nous de combler les petits canaux fétides avec les décombres des vieux palais croulants et lépreux.

Brûlons les gondoles, ces balançoires à crétins, et dressons jusqu'au ciel l'imposante géométrie des grands ponts de métal et des usines chevelues de fumée, pour abolir partout la courbe languissante des vieilles architectures !

Vienne enfin le règne éclatant de la Divine Électricité, qui délivrera Venise de son vénal clair de lune d'hôtel meublé.

Les Poètes futuristes :

F. T. Marinetti, G. P. Lucini, Paolo Buzzi, A. Palazzeschi, E. Cavacchioli, Corrado Govoni, Libero Altomare, Luciano Folgore, E. Cardile, M. Betuda, Giuseppe Carrieri, E. Manzella Frontini, Auro d'Alba, Armando Mazza, etc.

Les Peintres futuristes :

U. Boccioni, C. D. Carrà, L. Russolo, G. Balla, G. Severini, etc.

Les Musiciens futuristes :

Balilla Pratella, etc.

Proclamation futuriste aux Espagnols.

(Publiée et répandue en Espagne par la revue « Prometeo » de Madrid.)

J'ai rêvé d'un grand peuple : — c'est le vôtre sans doute, Espagnols !

Je l'ai vu cheminer d'âge en âge, en conquérant les montagnes, toujours plus haut, vers la grande lumière qui resplendit par delà les cimes inaccessibles.

Du haut du zénith, en rêve, j'ai contemplé vos innombrables bateaux chargés, qui formaient de longs cortèges de fourmis sur la prairie verte de la mer, en reliant les îles aux îles comme autant de fourmilières, sans se soucier des cyclones, formidables coups de pieds d'un dieu que vous ne craigniez pas.

Quant à vous, bâtisseurs de villes, soldats et laboureurs, vous marchiez d'un pas ferme, qui construisait les routes, et vous traîniez une longue arrière-garde de femmes, d'enfants et de moines perfides.

Ce sont eux qui vous trahirent, en attirant sur votre armée en marche tous les pesants climats d'Afrique, sorciers et proxénètes aériens complotant dans les sombres défilés de la Sierra Nevada.

Mille brises empoisonneuses vous guettaient au passage, mille printemps moelleux aux ailes de vampire vous assoupirent de volupté.

Aussitôt les louves de la luxure hurlèrent au fond des bois. Sous les lentes bouffées roses du crépuscule, les hommes écrasèrent de baisers des femmes nues entre leurs bras. Peut-être espéraient-ils affoler de jalousie les étoiles insaisissables perdues là-bas dans le gouffre des nuits! Ou bien la peur de mourir les poussait-elle à répéter sans fin les jeux de la mort dans les lits de l'amour. Certes les dernières flammes de l'Enfer qui

s'éteignait léchèrent leurs reins de mâles acharnés sur les beaux sexes gourmands. Et cependant le vieux soleil chrétien mourait dans un tumulte de nuées zébrées de sang qui crevèrent tout à coup pour dégorger, rouge et bouillonnante, la Révolution française, formidable orage de justice.

Dans l'immense inondation de liberté, toutes les routes autoritaires enfin effacées, vous avez longtemps crié votre angoisse aux moines sournois qui faisaient la ronde cauteleusement autour de vos richesses entassées.

Et les voilà tous penchés sur vous : « O mes enfants, entrez donc avec nous dans la cathédrale du bon Dieu. Elle est bien vieille, mais solide! Entrez, mes ouailles, abritez-vous dans ce bercail. Écoutez les saintes cloches amoureuses qui balancent leurs sons comme les Andalouses balancent leurs hanches rondes. Nous avons couvert de roses et de violettes les autels de la Madone. La pénombre de ses chapelles a le mystère des chambres nuptiales. Des cierges y flam-

boient comme les œillets rouges entre les dents de vos femmes langoureuses. Vous aurez de l'amour, des parfums, de l'or, de la soie et des chansons aussi, car la Vierge est indulgente ! »

A ces mots vous avez détourné les yeux des constellations indéchiffrables, et la vaste peur des firmaments vous poussa dans les porches affamés de la cathédrale, sous la voix fondante de l'orgue, qui acheva de casser vos genoux.

Et maintenant que vois-je ? Dans la nuit impénétrable la cathédrale tremble sous la rage d'une pluie battante. La terreur suffocante soulève péniblement partout sur l'arc de l'horizon des blocs géants de ténèbres massives. L'averse, d'une voix désolée, accompagne les longs gémissements de l'orgue, et d'heure en heure leurs voix mêlées se prolongent en un fracas d'effondrement. Ce sont les pans du cloître qui tombe en ruines.

Espagnols ! Espagnols ! Qu'attendez-vous, ainsi terrassés d'épouvante, la face contre

terre dans l'odeur empestée de l'encens et des fleurs pourries, dans cette arche immonde de cathédrale, qui ne peut vous sauver du déluge, bétail chrétien, ni vous conduire au ciel?... Levez-vous! Grimpez aux vitraux encore frottés de lune mystique, et contemplez le spectacle des spectacles!

Voici brusquement dressée en un prodige, plus haut que les *sierras* d'ébène, la sublime Électricité, seule et divine mère de l'humanité future, l'Électricité au torse frétillant de vif-argent, l'Électricité aux mille bras fulgurants et violets!...

Voici! Voici! Elle lance de toutes parts ses Foudres de diamant, jeunes, dansantes et nues, qui courent par de zigzaguants escaliers bleus, à l'assaut, à l'assaut de la Cathédrale noire!

Elles sont plus de dix mille, palpitantes, hors d'haleine, qui se ruent à l'assaut sous la pluie, escaladant les murs, se faufilant partout, mordant le fer fumant des gargouilles, et brisant d'un plongeon fou les madones peintes des vitraux.

Mais vous tremblez à genoux, comme des arbres brisés dans un torrent...

Levez-vous ! Que les plus âgés se hâtent de hisser sur leur dos le meilleur de vos richesses. Aux autres, aux plus jeunes, une besogne plus gaie ! C'est vous, les hommes de vingt ans ? C'est bien. Écoutez-moi : brandissez chacun un candélabre d'or massif et servez-vous-en, comme d'une massue tournoyante, pour fracasser le crâne des moines et des bedeaux !

Bouillie sanglante, rouge capitonnage dont vous boucherez les trous de la voûte et les vitraux crevés. Un pantelant échafaudage de diacres, de sous-diacres, de cardinaux et d'archevêques, emboîtés l'un dans l'autre, bras et jambes tressés, soutiendra les murs fléchissants de la nef.

Mais hâtez donc vos pas, avant que les Foudres triomphantes ne reviennent à l'assaut, pour vous punir de votre faute millénaire ! Car vous êtes coupables du crime d'extase et de sommeil... Car vous êtes coupables de n'avoir pas voulu vivre et d'avoir savouré la

mort par petites gorgées... Coupables d'avoir étouffé en vous l'esprit, la volonté et l'orgueil conquérant sous de tristes oreillers d'amour, de nostalgie, de luxure et de lâche prière !...

Et maintenant défoncez les vantaux de la porte qui crissent sur leurs gonds !... La belle terre d'Espagne est couchée devant vous, toute brûlée de soif et meurtrie par un soleil implacable. Elle vous offre son ventre roussi et desséché. Courez donc à son secours. Courez !... Mais pourquoi piétiner ainsi ?... Ah ! un fossé vous arrête ; le grand fossé médiéval qui défendait la Cathédrale. Eh bien, comblez-le, vieillards, en y jetant les richesses qui écrasent vos échines. Pêle-mêle, tableaux sacrés, statues immortelles, guitares ruisselantes de clair de lune, outils préférés des ancêtres, métaux et bois précieux !... Le fossé est trop vaste et vous n'avez plus rien pour le remplir ?... A votre tour, alors ! Sacrifiez-vous, jetez-vous dedans !... Vos vieux corps amoncelés prépareront la route au grand espoir du monde !

Quant à vous, les jeunes, les vaillants, passez dessus!... Qu'y a-t-il donc? Encore un obstacle?... Ce n'est qu'un cimetière!... Au galop! Au galop!... Traversez-le, en gambadant comme une bande d'écoliers en liesse! Bousculez herbes, croix et tombeaux! Ils riront, vos ancêtres... Ils riront d'une joie futuriste, heureux, follement heureux de se sentir foulés par des pieds plus puissants que les leurs.

Que portez-vous? Des pioches? Jetez-les loin de vous! Elles n'ont creusé que des fosses mortuaires... Pour bouleverser la terre de la vigne grisante, vous en forgerez d'autres, en fondant l'or et l'argent des *ex-voto*.

Enfin, enfin vous pouvez déchaîner vos regards délivrés sous le grand claquement révolutionnaire des drapeaux de l'aurore!

Ce sont les fleuves en liberté qui vous indiqueront la route, les fleuves qui dénouent enfin leurs vertes et soyeuses écharpes de fraîcheur sur la terre, dont vous avez balayé les immondices cléricales!

Car, sachez-le bien, Espagnols : le vieux

ciel catholique, en pleurant ses ruines a fécondé malgré lui la sécheresse de votre grand Plateau central !

Pour calmer votre soif, durant votre marche enthousiaste, mordez jusqu'au sang vos lèvres qui voudraient encore prier, pour qu'elles apprennent à commander au Destin esclave !...

Marchez tout droit! Il faut déshabituer de la terre vos genoux meurtris. Car vous ne les fléchirez plus que pour écraser vos anciens confesseurs, drôlatiques prie-dieux !

Ils agonisent, entendez-vous ? sous cet écroulement de pierres et ces chocs pesants d'éboulement qui cadencent vos pas... Mais gardez-vous de tourner la tête ! La [illegible] Cathédrale noire peut bien s'effondr[illegible] par pan, avec ses vitraux mystique[illegible] [illegible]rous de voûte dûment bo[illegible] [illegible]de des moines et [illegible]

Conclusions futuristes aux Espagnols.

Le progrès de l'Espagne contemporaine ne pourra s'accomplir sans la formation d'une richesse agricole et d'une richesse industrielle.

Espagnols! Vous parviendrez infailliblement à ce résultat par l'autonomie municipale et régionale devenue indispensable, et par l'instruction populaire, à laquelle le gouvernement doit consacrer chaque année les 60 millions de *pesetas* absorbés par le culte et ergé.

aut pour cela extirper, d'une façon totale partielle, le cléricalisme et détruire ollaborateur et défenseur,

défendue

à bout, s'il y a de la part du premier ministre ou de ses successeurs défaillance ou trahison, ce sera le tour de la république, avec Lerroux et Iglesias, qui d'une main révolutionnaire ouvrira une entaille plus profonde et peut-être définitive dans la chair empoisonnée du pays.

En attendant, les hommes politiques, les littérateurs et les artistes doivent travailler énergiquement, par leurs livres, leurs discours, leurs conférences et leurs journaux à transformer complètement l'intellectualité espagnole.

1° Ils doivent pour cela exalter l'orgueil national sous toutes ses formes ;

2° Défendre et développer la dignité et la liberté individuelles ;

3° Glorifier la science victorieuse et son héroïsme quotidien ;

4° Diviser nettement l'idée de militarisme et de guerre, de l'idée de monarchie et de réaction cléricale. Ce qui est d'autant plus logique, que toutes les monarchies agonisantes de l'Europe, contredisant leurs ori-

gines violentes et batailleuses, affaiblies par la médiocrité physiologique des familles royales et impériales, penchent fatalement vers le pacifisme à tout prix, la lâcheté et l'astuce diplomatique, et se préparent ainsi un lit pour mourir ;

5° Les hommes politiques et les littérateurs doivent fondre l'idée d'armée puissante et de guerre possible avec l'idée de prolétariat libre, industriel et commerçant ;

6° Ils doivent transformer sans les détruire toutes les qualités essentielles de la race, à savoir : le goût du danger et de la lutte, le courage téméraire, l'inspiration artistique, la bravoure arrogante et l'adresse musculaire, qui ont auréolé de gloire vos poètes, vos peintres, vos chanteurs, vos danseurs, vos Don Juans et vos *matadores*.

Toutes ces énergies débordantes peuvent être canalisées dans les laboratoires et dans les usines, sur terre, sur mer et en plein ciel, pour les innombrables conquêtes de la science ;

7° Ils doivent combattre la tyrannie de l'amour, l'obsession de la femme idéale, les

alcools du sentiment et les monotones batailles de l'adultère, qui exténuent les hommes de vingt-cinq ans;

8° Ils doivent enfin défendre l'Espagne du plus grand des dangers et de la plus grande des épidémies intellectuelles : le *passéisme*, c'est-à-dire le culte méthodique et stupide du passé, l'immonde commerce des nostalgies historiques, qui fait de Venise, de Florence et de Rome les trois dernières plaies de notre Italie convalescente.

Sachez, Espagnols, que la glorieuse Espagne d'autrefois n'est absolument rien auprès de l'Espagne que vos mains futuristes forgeront un jour.

Simple problème de volonté, qu'il faut résoudre, en brisant brutalement le cercle vicieux de prêtres, de *toreros* et de donneurs de sérénades où vous vivez encore.

On se plaint chez vous de ce que les fiers gamins de vos villes mortes peuvent à loisir lancer des cailloux contre les précieuses dentelles de pierre de vos Alhambras et contre les vieux vitraux de vos Églises !

Donnez donc des gâteaux à ces gavroches bienfaisants, car ils vous sauvent sans le vouloir de la plus infâme et pernicieuse des industries : l'exploitation des Étrangers.

Quant aux touristes millionnaires, impuissants voyeurs ébahis, qui reniflent les traces des grands hommes d'action, et s'amusent parfois à coiffer leurs crânes fragiles d'un vieux casque de guerre, méprisez-les tous : eux, leur sottise bavarde et l'argent dont ils peuvent vous enrichir !

Empêchez-les de venir visiter l'Espagne comme ils viennent chez nous visiter l'idéal Cimetière !

Je sais bien qu'on s'efforce de vous halluciner par les gains énormes que pourrait vous donner le commerce savant de votre glorieux passé... Crachez dessus, et détournez la tête !...

Vous êtes dignes, Espagnols, d'être des travailleurs héroïques et mal récompensés, mais non pas des cicérones, des proxénètes, des peintres copistes, des restaurateurs de vieux tableaux, des archéologues pédants et

des fabricants de faux chefs-d'œuvre, tels que nos Vénitiens, nos Florentins et nos Romains, contre qui nous menons une campagne tragiquement nécessaire.

Gardez-vous d'attirer sur l'Espagne les grotesques caravanes des richards cosmopolites, qui promènent leur snobisme ignorant, leur bêtise inquiète, leur soif maladive de nostalgie, et leurs sexes rétifs, au lieu d'employer leurs dernières forces et leurs richesses à la construction du Futur!

Vos hôtels sont mauvais, vos cathédrales tombent en poussière... Tant mieux! Tant mieux! Réjouissez-vous-en!... Il vous faut de grands ports commerçants, des villes industrielles et des campagnes arrosées par vos grands fleuves encore désœuvrés.

Vous ne voulez pas, que je sache, faire de l'Espagne une autre Italie de Bædecker : station climatérique de premier ordre; mille musées, cent mille panoramas, et ruines à volonté !

F. T. Marinetti.

La Conférence du poète Marinetti à la Maison des Étudiants.

Le poète Marinetti, invité par l'Association des Étudiants de Paris, tint le 9 mars 1911 sa conférence sur le Futurisme à la Maison des Étudiants, rue de la Bûcherie.

M. Raphaël Barquissau, président de la Conférence des Lettres à l'Association des Étudiants, présenta à ses camarades le poète Marinetti.

M. BARQUISSAU PRÉSENTE LE POÈTE MARINETTI

Mes chers Camarades,

« L'orateur qui a bien voulu ce soir nous faire l'honneur d'accepter notre invitation, arrive avec le prestige de l'énergie intelli-

gente. Il a connu les victoires tumultueuses de la scène; il a connu les acclamations de nos camarades d'Italie ; il vient de connaître aussi — et cela n'est pas pour nous le rendre moins sympathique — la condamnation d'un tribunal italien.

« Il y a un mois, M. Marinetti était frappé de deux mois de prison pour son roman *Mafarka le futuriste.* C'est un titre de gloire en France; c'en est un surtout parmi les étudiants; et la condamnation des *Fleurs du Mal*, et le procès de *Madame Bovary* furent pour Baudelaire et pour Flaubert leurs plus retentissantes victoires.

« Celui qui va vous parler ce soir n'est pas seulement le merveilleux poète de la *Conquête des Étoiles* et de la *Ville Charnelle* ; n'est pas seulement le dramaturge des *Poupées électriques* et de ce formidable *Roi Bombance*, où le génie épique d'un Rabelais s'unit au don d'évocation d'un Maeterlinck, dans le style incomparable d'un Flaubert, ce chef-d'œuvre où la puissante fantasmagorie d'un pays de songes sanglants exprime le

profond symbole de la lutte des appétits, qui fit les révolutions et fait l'histoire. Celui que vous allez applaudir n'est pas seulement le spirituel critique qui nous apprit pourquoi d'Annunzio reste quand les dieux s'en vont ; ce n'est pas seulement le romancier qui a écrit *Mafarka*...

« Vous entendrez ce soir le chef du mouvement de révolte par lequel la jeunesse italienne tente de secouer le joug écrasant du passé, l'apôtre des idées futuristes en littérature, en art et en politique.

« En vous rappelant que selon notre usage une discussion suivra la conférence, je donne la parole à M. Marinetti. »

Le public énorme, composé presque entièrement d'étudiants, interrompit continuellement l'orateur par des applaudissements frénétiques. Les timides hostilités d'un petit groupe grandirent un peu durant la contradictoire qui suivit la conférence. Le poète Marinetti termina la soirée en disant son ode

futuriste *A l'Automobile de course*, qui fut saluée par des applaudissements unanimes

Les étudiants, électrisés par les innombrables problèmes artistiques et littéraires agités dans la soirée, offrirent une enthousiaste coupe de champagne au poète Marinetti, et la discussion fiévreuse et courtoise sur le futurisme se prolongea jusqu'à une heure du matin dans leur grand bar souterrain, parmi le grisant et spirituel brouillard des cigarettes.

M. Raphaël Barquissau termina la soirée par les paroles suivantes :

« Maintenant que la liste des contradicteurs est épuisée, je tiens à remercier en votre nom M. Marinetti des nobles idées et des fortes paroles qu'il a émises dans sa conférence et dans ses réponses.

« Nous pouvons différer d'avis avec lui sur certains points de sa doctrine ; je dois même lui faire observer que l'Association Générale des Étudiants de Paris, qui est, aux termes de ses statuts, en dehors de tout caractère politique, ne saurait s'associer aux paroles

ultra-patriotiques qu'il a prononcées et aux attaques qu'il a lancées contre la Triple-Alliance et le Pangermanisme.

« Mais nous devons le féliciter de l'énergie avec laquelle ce jeune patriote italien, notre frère de par-delà les Alpes, défend ses convictions nationalistes, autant que nous devons admirer en lui le littérateur qui mène le bon combat pour le triomphe de son idéal artistique. »

Après M. Barquissau, M. Serban toasta éloquemment au futurisme et à Marinetti, parmi la foule des étudiants assemblés dans le bar souterrain.

Le lendemain, parut dans le *Matin* un très long compte rendu anonyme, intégralement faux d'un bout à l'autre, écrit évidemment dans le but de dénaturer complètement les théories futuristes, en attribuant au poète Marinetti des déclarations les plus grotesques auxquelles le public français, avec sa haute intelligence coutumière, se garda bien de prêter foi.

Les Étudiants de Paris, indignés par l'article du *Matin*, s'empressèrent d'envoyer à ce journal et à tous les autres, par l'entremise de M. Raphaël Barquissau, la lettre suivante :

PROTESTATION DES ÉTUDIANTS CONTRE L'ARTICLE DU *MATIN*

Monsieur le Directeur,

« Permettez-moi d'apporter quelques rectifications au compte rendu que vous avez donné de la conférence du poète Marinetti sur le futurisme à la Maison des Étudiants.

« L'humour de votre rédacteur pourrait faire croire que les étudiants de Paris ont manqué aux règles les plus élémentaires du savoir vivre.

« Le poète Marinetti étant notre invité, il nous était donc impossible, en tout état de cause, de l'accueillir par *des rires* et *des sifflets*. Il est exact que plusieurs fois, notamment au *discours futuriste aux Vénitiens*,

des protestations se sont fait entendre. Mais à aucun moment, mes camarades n'ont sifflé le poète Marinetti.

« A la fin de sa conférence, qui a été très vivement applaudie, j'ai donné — selon notre usage — la parole à de nombreux contradicteurs qui ont contesté les théories du poète Marinetti en lui demandant quelles étaient les œuvres dont pouvait se réclamer le Futurisme. Le poète Marinetti a répondu en citant des œuvres telles que *Les Affaires sont les Affaires* de O. Mirbeau, *Les Ventres Dorés* de Fabre, *Le Trust* de Paul Adam et *La Vague Rouge* de Rosny aîné, œuvres admirables qui, sans recourir au triangle monotone de l'adultère, à l'érotomanie et au sentimentalisme romantique, enchaînent d'un bout à l'autre l'intelligence du lecteur et du spectateur par des problèmes modernes jusqu'ici exclus de la littérature.

« Il a parlé en outre de ce grand poète futuriste de génie, Émile Verhaeren.

« A la suite de ces réponses très applaudies, mes camarades ont demandé à M. Marinetti

de déclamer son ode futuriste à *l'Automobile de course*, qui a soulevé un grand enthousiasme.

« Je tiens, en terminant, à relever des citations absolument erronées de votre rédacteur, telles que *les immondes Raphaël, les inavouables Michel-Ange*, phrases qu'un esprit aussi cultivé que M. Marinetti n'aurait jamais pu prononcer. »

RAPHAËL BARQUISSAU,
Président de la conférence des Lettres à l'Association des Étudiants.

En guise de conclusion, nous sommes heureux d'annoncer que l'Association des Étudiants de Paris décerna à l'unanimité le titre de *Membre d'honneur de la Conférence* au poète Marinetti.

LES RÉDACTEURS DE « POESIA ».

MARINETTI
interviewé par le " Temps ".

« Viennent donc les bons incendiaires aux doigts carbonisés! Les voici! Les voici ! Et boutez donc le feu aux rayons des bibliothèques! Détournez le cours des canaux pour inonder les caveaux des musées ! Oh! qu'elles nagent à la dérive, les toiles glorieuses ! A vous les pioches et les marteaux ! Sapez les fondements des villes vénérables ! »

Il y a déjà deux ans qu'ainsi s'exclama M. Marinetti en un verset de l'évangile futuriste, et c'est avec des formules analogues qu'il alla, l'un de ces derniers soirs, porter la bonne parole aux étudiants, à l'ombre de la vieille Sorbonne. Il n'y recueillit pas que des applaudissements, mais le hourvari n'est ni pour l'intimider ni pour lui déplaire ; il dé-

chaîna d'autres tumultes, dont il n'est pas médiocrement fier, à Venise, à Padoue, à Milan et autres lieux. L'aventure, ou la mésaventure, comme on voudra, l'a laissé tout guilleret. J'ai voulu le constater de mes yeux. Il n'avait aucune torche à la main et il m'assura qu'il n'avait aucune expédition en tête. Érostrate devait avoir l'air plus farouche, Érostrate, il est vrai, n'était pas chef d'école. Les chefs d'école prophétisent l'incendie des bibliothèques qui recèlent les œuvres de leurs anciens. Mais ils ne les brûlent pas. Ils les lisent. Même quelquefois ils se les assimilent. Je crois qu'on aurait peu de peine à le faire avouer par M. Marinetti lui-même, quelque haine qu'il professe pour le passé.

M. Marinetti, comme chef du futurisme, a déclaré en effet la guerre au passé, à l'idéal de beauté que le passé nous a légué, à l'art qui s'inspire du passé et des maîtres disparus. Tout cela, pour lui et pour les futuristes, est chose morte qu'il est stupide de prendre pour modèle. Il se dresse comme l'initiateur d'une beauté nouvelle qui a sa source dans

l'énergie, dans l'audace et dans la lutte, qui trouve des formes diverses et éclatantes dans tout ce que la vie moderne offre de riche et de passionnant au regard de l'homme. Vous vous rappelez son énumération grandiloquente : « Les grandes foules agitées par le travail, le plaisir ou la révolte ; les ressacs multicolores et polyphoniques des révolutions dans les capitales modernes ; la vibration nocturne des arsenaux et des chantiers sous leurs violentes lunes électriques ; les gares, gloutonnes avaleuses de serpents qui fument ; les usines suspendues aux nuages par les ficelles de leurs fumées ; les ponts aux bonds de gymnaste lancés sur la coutellerie diabolique des fleuves ensoleillés ; les paquebots aventureux flairant l'horizon ; les locomotives, au grand poitrail, qui piaffent sur les rails, tels d'énormes chevaux d'acier, bridés de longs tuyaux, et le vol glissant des aéroplanes, dont l'hélice a des claquements de drapeau et des applaudissements de foule enthousiaste. »

— J'admets, ai-je interrogé, M. Marinetti,

que vous chantiez toutes ces choses dont vous voyez la beauté ; mais ne pouvez-vous pas et les chanter et les glorifier sans blasphémer tout ce qui ne procède pas d'elles, sans flétrir comme pourriture le legs des siècles ?

M. Marinetti a bondi. Le bond est toujours le premier geste de M. Marinetti, dont la nature exubérante ne se plie pas encore aux disciplines. Son existence est toute de mouvement, d'agitation et de fièvre, son éloquence aussi. Les mots, sur ses lèvres, passent, vifs et pressés, comme dans un tourbillon, ou roulent en cascade les uns sur les autres, avec un bruit de moteur d'automobile. Et le visage, extraordinairement expressif, se joue à les réfléter presque tous, tour à tour, comme un cinématographe.

— Vous ne pouvez pas, répond M. Marinetti, prêt à la bataille, comprendre notre état d'esprit à nous, jeunes artistes italiens. En France, tous les éléments se fondent. Vous ne vous figez pas dans le passé comme dans un cimetière. L'art ancien peu à peu se

laisse pénétrer par les notions nouvelles. Les plus petites minorités, les plus petits cénacles exercent une influence réelle, même lorsqu'ils ont à lutter contre l'hostilité du grand nombre et contre la force des habitudes. Une lente absorption se fait des éléments nouveaux aux dépens d'éléments anciens qui s'éliminent. Vous avez une liberté d'esprit qui la prépare et qui la permet.

« En Italie, il n'en est pas de même. Nous nous heurtons à une véritable muraille de Chine. On veut nous enfermer à jamais dans le culte du vieux, avec toute liberté de le plagier, en nous offrant comme seul idéal de le répéter toujours. Dante est beau ! Mais nous avons autre chose à faire que de commenter sans cesse Dante, qui n'en a nul besoin. Nous en avons assez d'être le mari de la chanteuse et le fils du grand homme ! Nous voulons chanter notre chanson, non imitée de l'autre. Et si nous avons du génie, nous voulons qu'il éclate, nous ne voulons pas qu'on l'étouffe sous une pierre tombale. Il y a toute une jeunesse qui a du talent, qui ne

demande qu'à le produire. On ne lui enseigne qu'à copier, toujours copier. C'est l'idolâtrie pour nos villes mortes qui a créé cette abominable atmosphère. Eh bien, nous protestons contre cette idolâtrie ! En fait, nous ne renions pas le passé, nous le reléguons à sa place, qui ne doit être qu'épisodique dans notre vie.

« L'imitation a tué l'art. Nous avons à le ressusciter. Nous voulons le ressusciter. Nous ne pouvons y parvenir qu'en nous dégageant tout à fait des formules surannées, en détournant nos regards du déjà vu et du déjà fait, pour les porter sur les spectacles de la vie moderne. Et pourquoi non ? Regardez ce boulevard où grouillent devant vous piétons affairés, automobiles sveltes et rapides, voitures et omnibus enchevêtrés ! Et ce café, en face, tout éclatant de lumières multicolores qui baignent les visages divers, joyeux, angoissés, tourmentés ou avides ? Est-ce que ce n'est pas digne de tenter le pinceau du peintre et la plume du poète aussi bien que les pèlerinages ressassés autour des

sempiternelles cathédrales? Nous voulons aussi délivrer notre pays et notre art de la hantise de la femme. Le *leitmotiv* érotique a trop duré. Assez de l'éternel adultère qui domine toute notre littérature, et du donjuanisme, et de l'amour tarabiscoté qui lasse et qui déprime! La femme est un bibelot tragique qui tient trop de place dans notre vie et dans l'art.

— Vous ne pouvez cependant pas supprimer ce qui est de tous les temps. On s'accorde à dire que l'amour est encore la cause la plus fréquente des plus nobles joies et des douleurs les plus émouvantes.

— Joies et douleurs qui affadissent, qui ruinent et qui vieillissent. Si nous ne pouvons les empêcher, du moins nous ne les exalterons pas. Nous posons en principe que tous les excès dans le sens de la force, de la brutalité, du courage, de l'héroïsme sont louables, car ils grandissent l'homme. Et nous méprisons tous les excès qui le diminuent.

— Soit, concédai-je, mais vous avez une façon un peu déconcertante de prêcher votre

évangile. Vous n'y allez pas de main morte. Pourquoi criez-vous si fort ?

— Oui ! vous nous trouvez un peu fous !

— Oh !

— Ne protestez pas ! Je sais. On le dit. Mais la réponse est facile. Si nous avions employé le langage diplomatique, si nous avions été bien sages, bien doux, nous n'aurions pas rencontré d'écho. Il y a des natures veules qu'il faut éveiller à coups de poing. C'est parce que nous voulons réussir que nous allons droit au but avec crânerie, que nous nous plaçons violemment à rebours du goût et de la mesure ordinaires. En fait, nous n'avons rien inventé, et nous ne faisons que synthétiser sous une forme agressive des sentiments, des idées qui cherchaient à s'exprimer. Le futurisme n'est que l'éloge, ou si vous préférez, l'exaltation de l'originalité et de la personnalité.

— Le reste n'est qu'arguments ?...

— Arguments, et clairon, et coups de poing !

— Vous ne brûlerez aucune bibliothèque ?

— Aucune !

— Vous n'inonderez aucun musée ?

— Aucun !

J'en rendis grâces à M. Marinetti. Il nous réservera peut-être des surprises plus grandes. Il n'est pas interdit de supposer qu'il disciplinera quelque jour son élan. La chose advint à d'autres novateurs qui rejetèrent peu à peu tout ce qui de leurs théories était virulence, truculence, agression, injustice, obscurité et désordre. Ce qu'elles comportaient de vie et de vérité s'est mêlé à l'art de tous les temps, et ils se sont accommodés le mieux du monde, pour notre agrément, de cette fusion. Eux aussi, ils avaient enfourché la monture épique pour courir sus aux vieilles barbes, et pour ravager les temples, et pour jeter bas les vieilles idoles. C'est, paraît-il, une excellente manière de conquérir la célébrité. Cela fait, on peut redevenir raisonnable en toute tranquillité et sans dommage. Je le dis sans détour à M. Marinetti, qui s'en indigna sobrement. Qui vivra verra.

JOSEPH BOIS. (*Le Temps*, 14 mars 1911.)

TABLE DES MATIÈRES

2907. — Tours, imprimerie E. ARRAULT et Cie.

Marinetti, Filippo Tommaso
Le futurisme